



Rencontre avec Dalia AlFaghal la première Egyptienne à avoir fait son coming out Publié par [Stéphanie Delon](#) | 9 février 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

En juillet dernier, Dalia AlFaghal est devenue selon ses propres termes « *la lesbienne la plus détestée d’Egypte* », après avoir rendue publique sa relation avec une femme sur Facebook. Insultée et menacée de mort par des internautes suite à ce coming out, elle est depuis un exemple pour toutes les lesbiennes d’Egypte. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de janvier de *Jeanne Magazine*.

Vous avez vécu un été 2017 particulièrement mouvementé après avoir posté sur Facebook que vous étiez en couple avec une femme et que votre père acceptait votre relation. Vous êtes alors devenue, comme vous le dites vous-même, « la lesbienne la plus détestée d’Egypte ». Pouvez-vous revenir sur cette période ? Oh oui, je me rappelle très bien lorsque j’ai annoncé la nouvelle à mon père. Je lui ai dit au téléphone que j’étais en couple avec une femme. Il n’avait jamais accepté l’idée de près ou de loin, c’est le moins qu’on puisse dire. Mais un jour, j’imagine que les choses avaient évolué avec le temps, j’ai été absolument stupéfaite qu’il me félicite pour ma relation en commentaire sur mon profil Facebook. J’avais besoin de le remercier pour cette attention et je voulais partager cela avec les gens qui me suivent sur internet pour donner de l’espoir. Je l’ai donc fait, et le lendemain matin lorsque je suis allée sur internet, je me suis rendu compte que mon histoire était devenue virale et qu’elle était partagée par de nombreux sites, et ce n’était qu’un début !

En effet, ce n’était qu’un début puisque vous êtes devenue en une seconde, un exemple pour toutes les lesbiennes d’Egypte (et probablement aussi pour les pays de la région) aussi bien que la cible de menaces de mort. Comment l’avez-vous géré vous et votre famille ? Mon père a été présent à mes côtés tout au long de cette période et jusqu’à ce que les choses se calment. Il m’appelait tous les jours pour vérifier que j’allais bien et me rassurait en me disant que tout allait bien se passer. Fort heureusement, mon père a rapidement changé ses paramètres de confidentialité sur les réseaux sociaux, personne n’a donc pu le joindre. Il faut dire pourtant qu’il n’a pas pris les menaces de mort très au sérieux, mais en ce qui me concerne, j’étais affolée. Je continuais de voir défiler sur internet des vidéos parlant de moi, de ma famille. Des vidéos qui disaient que nous devrions, mon père et moi, être internés ou alors aller en prison, et ces vidéos passaient à la télévision nationale ! (...)

Pour en revenir à votre père, savez-vous ce qui lui a permis de changer d’avis et d’accepter votre couple avec une autre femme ? Franchement, je ne sais pas exactement ce qu’il s’est passé pour que mon père finisse par accepter mon homosexualité. Ce que je sais, c’est que ce processus d’acceptation a été plutôt long puisque cela s’est étalé sur une période de 8 ans environ. Et pendant toutes ces années, j’ai beaucoup essayé de discuter avec lui, d’être là pour lui, de rester en contact avec lui, surtout lorsqu’il était malade. Alors aujourd’hui je me dis que peut-être il a fini par réaliser qu’après tout, il est mon père et qu’il ne peut pas me haïr ni me punir pour simplement être celle que je suis.

Vous étiez investie dans la cause LGBT puisque quelques années auparavant, vous aviez créé [Solidarity with Egypt LGBTQ+](#). Pouvez-vous nous en dire plus ? J’ai lancé Solidarity with Egypt LGBTQ+ il y a quelques années, en 2014, avec d’autres personnes LGBTQ, des professionnels et des militants qui souhaitaient mettre la lumière sur la situation des LGBTQ+ en Egypte. (...)

Pensez-vous que la société égyptienne est prête à accepter les personnes LGBT ? Je pense, en effet, que cela va arriver plus vite qu’on ne le pense. Je pense que plus les personnes oseront faire leur coming out et oseront parler de leur parcours, de leurs peurs, de leurs traumatismes, et de leurs réussites, plus la jeunesse LGBTQ+ du pays se dira qu’il y a un moyen de sortir de ces peurs et qu’il y a un espoir pour un avenir plus positif.



« **Trois amours de ma jeunesse** » le précieux témoignage de Danièle Saint-Bois Publié par [Stéphanie Delon](#) | 6 février 2018 | [Le magazine](#) | 1 |

Avec *Trois amours de ma jeunesse*, Danièle Saint-Bois se confie sur la découverte de son homosexualité à la campagne dans les années 70 et sur les trois jeunes femmes qui ont révélé « *la force et la justesse* » de ses désirs. Pour *Jeanne Magazine*, la romancière revient sur ses jeunes années et nous livre son regard sur les combats menés par les personnes LGBT aujourd'hui. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de janvier.

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ? J'ai eu deux vies, la première, rangée et tourmentée, la deuxième, non moins tourmentée mais libérée du poids de la « normitude ». Je suis née près du milieu du 20^e siècle ! J'ai toujours répugné à dire mon âge, pour une raison très simple, c'est que je pense qu'il y a une erreur dans mon état civil ! Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé et surtout où est passée ma vie. Dans ma tête, je n'ai pas l'âge de mes courbatures, de mes articulations un peu rouillées. Je suis grand-mère, je pourrais être arrière grand-mère. Je sais gré à mes petites filles de m'avoir épargné ce statut dont il n'est pas interdit de se glorifier. Ce qui me caractérise le mieux, c'est l'humour, souvent noir et féroce. C'est cette particularité revendiquée qui me fait me proclamer le plus grand écrivain inconnu de ma génération. J'écris depuis mon adolescence. J'ai commencé à publier au début de ma deuxième vie. Aujourd'hui, j'ai un peu l'impression d'être dans une troisième, celle des constats. Sans tristesse et sans amertume. Juste envie, parfois, de dire : joker ! je rejoue !

« **Je creuse, je fouille, je suis l'archéologue émue et presque sereine de mon passé, je ne cherche ni un trésor, ni les traces d'un royaume disparu, je cherche juste l'émotion, celle que le temps étouffe lentement** ». **Votre roman se lit comme un précieux témoignage, pourquoi avoir choisi de vous confier ainsi sur vos trois amours de jeunesse ?** C'est assez difficile à dire. C'est un peu comme un testament, il y a un moment où on doit le faire. Lorsque je parle de mes livres avec des amis j'ai coutume de dire que j'écris le même livre depuis quarante ans, sous des formes diverses. Cette fois j'ai voulu me débarrasser du romanesque, en finir avec les masques. Me livrer et me délivrer. L'autre raison, c'est celle dictée par la nécessité d'écrire, encore et toujours mais aussi celle qui nous fait regarder en arrière non par nostalgie mais parce que le chemin parcouru est nettement plus étendu donc plus visible et décryptable que celui sur lequel on chemine encore, en oubliant parfois, fort heureusement, que la ligne d'horizon est très proche et que la vue est bouchée. Et puis je voulais tenter de comprendre et d'exprimer notre capacité à oublier nos amours, nos grandes douleurs, nos joies, toutes vécues avec une intensité parfois destructrice et devenues au fil du temps comme irréelles, presque effacées. Je cite volontiers un extrait d'un texte d'une amie américaine Martha Evans qui a écrit sur des écrivaines homosexuelles ou bi et qui explique très bien le pourquoi de l'autobiographie : « *Ecrire sa vie, son autobiographie, c'est reconnaître implicitement que le fait d'être né, le fait d'exister ne suffit pas à justifier une vie. L'écriture, (graphie) vient suppléer à ce manque à être (bio) en permettant à l'écrivain une seconde naissance dont il est la seule cause (auto). Tout en prétendant enregistrer les faits qui constituent l'histoire d'une vie, l'autobiographie est donc sous-tendue par un mythe qui représente un rêve d'autogenèse.* » (Martha Noël Evans, La mythologie de l'écriture de La Bâtarde de Violette Leduc).

Grâce à votre histoire, nous apprenons beaucoup sur la façon de découvrir et d'accepter son homosexualité dans les années 70, à une période où on en parlait peu. Quel a été votre cheminement personnel ? Autour de mes quatorze, quinze ans, j'ai éprouvé une violente attirance pour une fille de mon âge, que j'appelle Frankie dans mon livre, attirance que je considérais alors comme une bizarrerie inexplicable. Je ne me disais pas que c'était mal, je ne savais pas ce que c'était. Je dis « une fille » et pas « les filles » car seule Frankie m'attirait. Sinon je préférerais jouer et arpenter les rues avec les garçons, j'étais toujours fourrée avec eux, je les trouvais moins ennuyeux que les filles ! Je ne savais pas alors que j'aimerais les femmes. Frankie faisait battre mon cœur plus vite et m'obsédait. C'était lancinant, exténuant. Je pensais à elle à chaque instant de ma vie. C'était peu avant le retour au bercail de mon père qui était parti alors que j'avais trois ans, nous laissant dans une effroyable misère – Ton père, qui nous a abandonnés – et qui allait m'infliger la salissure d'une agression dont je parle dans le livre, agression qui est comme une sorte de lézarde entre mes deux « moi » et qui me fait juste murmurer « metoo » en mon for intérieur sans être totalement libérée de la

honte. Bref, à ce moment-là, on ne parlait pas de ces-choses là, je veux dire de ces relations entre filles, en fait elles n'existaient pas tout simplement. Je ne connaissais même pas le mot : homosexualité. Je me souviens avoir vu au cinéma *Jeunes filles en uniforme* avec Romy Schneider et Lily Palmer et avoir reçu comme un coup de couteau dans le ventre au moment où Romy embrasse son professeur sur la bouche. Dans la rangée devant moi il y avait le boulanger du village et sa femme et, à ce moment-là, le boulanger a dit tout fort : Mais ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Si le boulanger ne savait pas et semblait offusqué, que pouvais-je savoir, moi, de ce qui allait me torturer durant tant d'années. A qui me confier, livrer ce secret qui me consumait ? Intérieurement je savais qu'il ne fallait rien dire. À personne. Il n'y avait aucune solution. J'étais dans une prison de verre, une abeille contre la vitre pour reprendre un titre d'Hervé Bazin. (...)

Mia, Frankie, Linda... en quoi ces femmes ont-elles façonné votre existence et votre façon d'appréhender l'amour ? Ce qui a façonné mon existence c'est surtout mon enfance avec une mère qui nous élevait seule et qui n'en pouvait plus, qui menaçait de se suicider, de se jeter dans la Garonne, c'est surtout le milieu social dont on est issu qui façonne une existence. Dans le mien, on subissait le froid, les privations, les chaussures trouées. Les parents ne parlaient pas aux enfants comme aujourd'hui. Ma mère ne pouvait certainement pas imaginer le maelstrom de mon âme. J'ai toujours eu peur de ma mère, peur de parler. Et d'ailleurs je ne parlais jamais. Après, j'ai eu peur de faire du mal à ceux que j'aimais. Il m'a manqué de la lucidité et du courage. Ce qui est certain c'est que ces trois amours de ma jeunesse m'ont révélé la force et la justesse de mes désirs. Le seul but possible, la seule voix possible, la seule vie possible, le partage de tout avec une femme. Finalement c'était mon choix depuis toujours, mon premier choix ! mais il m'a fallu bien du temps non pour accepter car je n'ai jamais refusé ce choix mais pour en être fière. J'ai horreur d'être comme tout le monde, ça tombe bien. Comme je suis têtue et coriace, je n'abandonne jamais. J'ai mis quinze ans avant d'arriver à publier un premier livre, j'aurais pu laisser tomber... mais non, je n'ai pas renoncé. C'eut été donner raison à ceux qui avaient tort.(...) *Trois amours de ma jeunesse* de Danièle Saint-Bois ([Julliard](#))



PMA pour toutes : On fait le point avec Irène Théry

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 23 janvier 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

Janvier 2018 marque le lancement des Etats généraux de la bioéthique, au cours desquels le gouvernement va proposer d'ouvrir la procréation médicalement assistée à toutes les femmes. A cette occasion, *Jeanne Magazine* a posé quelques questions à Irène Théry, sociologue spécialiste de la famille et directrice d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, qui a défendu le projet de loi sur le mariage pour tous à l'Assemblée nationale et au Sénat. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de janvier de *Jeanne Magazine*.

Comme l'a souhaité Emmanuel Macron, l'ouverture de la PMA à toutes les femmes sera discutée dans le cadre de la loi de bioéthique, est-ce une bonne décision selon vous ? Bien sûr. Cette ouverture aurait logiquement dû être intégrée à la loi de 2013 qui a institué le mariage pour tous, et j'avais défendu cela à l'époque lors de mes auditions à l'Assemblée nationale et au Sénat. Dès lors que la société française s'est déclarée prête à métamorphoser son système de filiation et à instituer qu'un enfant puisse avoir désormais deux pères ou deux mères, il n'y avait aucune raison de se borner à ouvrir l'adoption, dont on sait de surcroît qu'elle est désormais très rarement possible. D'ailleurs pour les lesbiennes, l'adoption a surtout été une possibilité de régulariser la filiation après une PMA faite à l'étranger. Mais cette solution est bancale, hypocrite, a créé de l'insécurité et instillé de l'inégalité au sein des couples, en obligeant la mère sociale à adopter son propre enfant. Le président Macron s'est engagé à juste titre : il n'est pas normal que la PMA avec don soit réservée en France aux seuls couples hétérosexuels.

Quelles seront les étapes clefs de la révision de la loi de bioéthique ? Quelles seront les différentes étapes du futur projet de loi ? La spécificité de cette révision est l'existence d'états généraux de la bioéthique, en amont du projet de loi et conçus pour peser sur celui-ci. En tant que citoyenne, j'ai de vrais doutes sur le sens et la valeur démocratique de cette procédure. Les précédents états généraux, en 2010, ont été une caricature de démocratie participative. Nous devons

être vigilants et suivre de près ce qui va se passer dans les régions d'ici juin. Ensuite, des rapports seront rédigés, puis on reviendra vers le schéma parlementaire habituel.

En octobre dernier lors de son entretien retransmis sur TF1, Emmanuel Macron a dit souhaiter « un débat apaisé » dans le courant de l'année 2018 sur la question de l'ouverture à la PMA à toutes les femmes. Pensez-vous que cela va être le cas avec des déclarations comme celle du député Les Républicains Eric Ciotti qui a dit le 3 janvier son opposition aux PMA « de confort » ? Imposer son point de vue minoritaire en prenant la France en otage par des manifestations en rose et bleu est l'espoir avoué de tout un secteur traditionaliste. Pour cela, malgré ses protestations de bonnes intentions, il lui faut empêcher un débat apaisé. On ne s'avise pas suffisamment que toute une rhétorique est prête pour intimider et diviser. Le cœur de celle-ci consiste à opposer deux PMA : la PMA « thérapeutique » (très morale) qui aurait été la seule jusqu'à présent et une nouvelle PMA « sociale » ou « de confort » (terme volontairement injurieux), triomphe d'individualisme qui viendrait casser tous les repères et nous entraîner dans un monde post-humain. Cette rhétorique repose sur un récit du changement qui peut séduire car les gens ne connaissent pas bien la PMA. Il faut donc la prendre au sérieux et lui répondre.

Comment ? Eh bien, il est tout simplement faux de dire que la PMA a été jusqu'à présent seulement thérapeutique, car depuis un demi siècle il existe aussi une autre PMA, qui ne prétend rien soigner du tout et après laquelle le mari stérile reste tout aussi stérile. Elle consiste en un arrangement social : c'est l'engendrement avec tiers donneur. C'est une nouvelle façon de mettre des enfants au monde par la coopération d'un couple de parents d'intention et d'une tierce personne qui a donné de sa capacité procréative pour permettre à d'autres de devenir parents. C'est bien parce que cette PMA sociale existait que les lesbiennes se sont dit « pourquoi pas nous ? ». Aucune sorte de changement ne se profile ici concernant les pratiques de PMA. La seule et unique question en jeu est celle des bénéficiaires autorisés. Voyez comme on pointe du doigt et on diabolise les lesbiennes par une simple construction rhétorique fallacieuse : vous allez « tout changer » « remettre en cause les fondements de notre modèle bioéthique » opérer une « rupture anthropologique », qui sera le triomphe du « marché » et du « droit à l'enfant ». Ce genre d'accusation est très violente même quand elle est dite en termes plus polis que ceux de M. Ciotti.



The Lesbian Lives Project oeuvre pour la visibilité lesbienne Publié par [Stéphanie Delon](#) | 30 janvier 2018 | [Le magazine](#) | [0](#)

Elisabeth Real a 38 ans et vit en Suisse où elle est photographe freelance depuis plus de dix ans. Elle nous présente *The Lesbian Lives Project*, initié il y a deux ans, et qui suit le parcours de lesbiennes à travers le monde afin « d'accorder une plus grande visibilité aux lesbiennes et de mettre la lumière sur les discriminations qu'elles ont à endurer ». Pour les deux premiers volumes de la série, qui seront publiés courant 2018, Elisabeth est partie à la rencontre de lesbiennes vivant en Suisse et en Afrique du Sud. Un travail de recherches minutieux, un recueil d'histoires passionnantes, qu'elle nous présente aujourd'hui. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de janvier de *Jeanne Magazine*.

En 2015, lorsque nous nous sommes rencontrées la première fois, *The Lesbian Lives Project* en était à ses débuts. Qu'en est-il aujourd'hui ? Je travaillais en effet déjà sur les deux premiers volumes de la série *The Lesbian Lives Project* : le premier volume aborde les histoires de lesbiennes en Suisse et s'intitule *Who We Are. Lesbian Women In Switzerland, Three Stories*. Et parallèlement, je continuais mon travail sur le volume dédié aux lesbiennes noires du township de Johannesburg, *When You Come Back, I Might Be Dead*, commencé en 2012. C'est au printemps dernier seulement que j'ai fini le projet. J'ai repris des nouvelles de Tumi et Thuli, deux femmes qui ont été violées pour être lesbiennes et dont je suis le parcours depuis 2012. Grâce à elles, j'ai découvert d'autres femmes, à qui j'ai également rendu visite. (...)

Quel était votre objectif lorsque vous avez commencé à penser à ce projet il y a quelques années maintenant ? A-t-il évolué au fil du temps et des rencontres ? L'objectif de ce projet a toujours été d'accorder une plus grande visibilité aux lesbiennes et de mettre la lumière sur les discriminations qu'elles ont à endurer. Cet objectif n'a pas changé d'un iota au final. Ce qui a évolué, après avoir travaillé ces 6 dernières années sur le sujet, c'est que je me rends compte combien un grand nombre de lesbiennes à travers le monde sont encore victimes d'un manque d'égalité et de

discrimination, voire de harcèlement, qu'elles ont à subir dans leur vie quotidienne à cause uniquement de leur orientation sexuelle.

Vous nous parliez déjà de cette rencontre marquante que vous aviez faite en 2015 avec Tumi et Thuli, violées pour être lesbiennes, à Johannesburg. Comment vont-elles aujourd'hui ?

L'histoire de Tumi et de Thuli est une part importante du volume consacré à l'Afrique du Sud. Lorsque je ne suis pas à Johannesburg, je reste en contact avec elles grâce à Facebook et WhatsApp. Nous nous écrivons régulièrement et ce que je peux dire aujourd'hui c'est que Tumi a trouvé un emploi en tant que manager dans un restaurant et qu'elle va très bien. Quant à Thuli, elle est sans emploi actuellement et s'inquiète en permanence de n'avoir pas assez d'argent. Le fait qu'elle ait 38 ans et qu'elle vive toujours avec sa mère qui n'accepte pas son homosexualité lui pèse beaucoup sur le épaules.

Vous avez choisi l'Afrique du Sud et la Suisse pour les deux premiers volumes de la série.

Pourquoi le choix de ces deux pays ? A travers *The Lesbian Lives Project*, l'idée est vraiment d'enquêter sur la façon dont les différents pays et leur constitution considèrent les lesbiennes : quels droits ont-elles, et est-ce que ces droits sont en adéquation avec la façon dont la société les accepte ? L'Afrique du Sud, par exemple, est le cinquième pays au monde (et le premier pays africain) à avoir inclus une clause d'égalité dans sa constitution. Les lesbiennes sont protégées contre toute forme de discrimination, de discours haineux et contre le harcèlement. Elles peuvent légalement se marier et ont accès à la procréation médicalement assistée pour avoir un enfant. Cependant et particulièrement pour les lesbiennes noires pauvres vivant dans un township, la situation est bien sombre : elles ne sont généralement pas acceptées par la société et sont même parfois violées ou tuées. La police sud-africaine enquête rarement sur ces drames et les responsables de ces crimes de haine courent donc toujours. Dans *When You Come Back, I Might Be Dead*, je souhaite montrer la différence qu'il existe entre l'une des constitutions les plus progressistes au monde et le quotidien bien sombre et lugubre de ces femmes lesbiennes que ce même cadre légal est pourtant censé protéger. Quelle est l'utilité d'avoir mis en place une telle constitution si la société est si peu encline à la soutenir ? La réponse courte à cette question est, bien sûr, que même si le monde n'est pas un endroit très sûr, il est encore et toujours indispensable de lutter pour l'égalité entre tous et si un gouvernement a la possibilité d'introduire ces changements dans ses lois, il ne doit pas hésiter. Mais en même temps, je m'interroge : est-ce qu'une constitution – la structure, le contrat auquel tous les citoyens sont liés – aussi forte et progressiste soit-elle peut changer une société conservatrice et en faire un pays plus tolérant et moderne ? Est-ce que c'est l'outil le plus approprié pour aider à une évolution des mœurs ? J'ai passé beaucoup de temps en Afrique du Sud, et tout ce temps m'a permis de voir que ce pays est un exemple tragique qui permet de comprendre que les lois ont leurs limites. Elles sont souvent de bien maigre utilité à celles et ceux qui ont besoin de protection. En tant que photographe suisse et autrice, je souhaitais également enquêter sur la façon dont vivent les lesbiennes dans mon propre pays. Ici, la situation comparée à l'Afrique du Sud est pratiquement l'exact opposé : les lesbiennes sont généralement bien acceptées par la société suisse, cependant il n'existe aucune égalité juridique dans notre constitution. Les couples lesbiens vivent ensemble et peuvent contracter une union civile, certains ont des enfants, et pourtant la loi continue de considérer la mère biologique comme « célibataire ». Les couples ne sont pas autorisés à adopter ni même à bénéficier des dons de sperme dans les cliniques de fertilité. Il n'existe aucune loi protégeant des discours de haine, de l'homophobie. Là encore, il y a une grande divergence sur laquelle il est intéressant de creuser. Avec *The Lesbian Lives Project*, je souhaite montrer ce que ces différences signifient dans la vie des lesbiennes au quotidien.

Sur votre site internet vous posez une question très intéressante : « Qu'est-ce que cela signifie d'être une femme lesbienne aujourd'hui ? ». Quelle serait votre réponse ? Je suis intéressée à la fois par les similarités et par les différences que l'on peut rencontrer chez les lesbiennes à travers le monde. C'est sûr que la vie d'une lesbienne en Afrique du Sud est très différente de celle d'une lesbienne vivant en Suisse, mais au final ne sommes-nous pas toutes fondamentalement les mêmes, en tant qu'être humain, souffrant de la même manière à cause de l'injustice ? J'ai enregistré les histoires de beaucoup de lesbiennes aussi bien en Afrique du Sud et en Suisse qui sont aimées et acceptées par leur famille et leurs amis, qui sont fières d'être ouvertement lesbiennes. De la même manière, j'ai rencontré de nombreuses femmes dans les deux pays qui ont été physiquement attaquées par des homophobes, et parfois même, presque tuées. (...)

Pouvez-vous nous dire quand nous aurons la chance de découvrir les deux premiers volumes de la série ? Le livre consacré aux lesbiennes vivant en Suisse *Who We Are. Lesbian Women In Switzerland, Three Stories* sera publié en juin 2018. Celui sur l'Afrique du Sud *When You Come Back, I Might Be Dead*, sera quant à lui disponible – je l'espère si le budget me le permet – à l'automne prochain. (...) www.lesbianlivesproject.com



Love makes a family : Sara, Natacha et leur fils partent à la rencontre des familles homoparentales Publié par [Stéphanie Delon](#) | 26 janvier 2018 | [Le magazine](#)

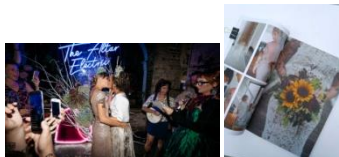
« *Le monde est notre maison et la communauté LGBT notre famille* ». Depuis 6 mois, Natacha, Sara et leur fils Sacha font le tour du monde à la découverte des familles homoparentales. Pour *Jeanne Magazine*, le couple, actuellement en Australie, revient sur cette incroyable aventure. Extrait de l'interview publiée dans le numéro de janvier de *Jeanne Magazine*.

Pouvez-vous nous parler de vous et de votre famille ? Sara a 41 ans et travaille comme ingénieure en informatique pour le ministère de la Justice. Natacha a 37 ans et travaille comme chef de produit chez un éditeur de logiciel. Nous sommes actuellement en congé sabbatique. Nous nous sommes rencontrées en septembre 2003 lors de notre formation militaire. Notre amitié s'est transformée en histoire d'amour début 2004. Nous nous sommes installées ensemble et pacées en 2007. En 2008, nous avons organisé notre propre cérémonie de mariage avec une centaine d'invités. En 2009, nous avons commencé les démarches pour réaliser une insémination artificielle en Belgique et Sacha est né en septembre 2010. Nous sommes une famille heureuse, une famille qui voyage, une famille très bien entourée par nos parents, frères et sœurs et nos amis.

Cela fait maintenant 6 mois que vous, votre femme et votre fils êtes sur les routes du monde à la découverte de familles homoparentales. Comment tout a commencé ? Nous avons déjà évoqué il y a plus de 10 ans l'idée de faire un tour du monde ensemble mais le projet ne s'était pas concrétisé car le timing n'était jamais le bon. En 2013, nous sommes partis vivre à Seattle pour deux ans et le retour à la vie Parisienne en 2015 a été assez difficile. Nous quittions une ville entourée de parcs nationaux avec une qualité de vie exceptionnelle. De retour à Paris nous nous sommes dit, qu'il fallait trouver un moyen de repartir à l'étranger, mais pas facile de trouver un travail à l'étranger. Nous nous sommes alors dit, pourquoi pas un an de vacances à voyager autour du monde ? Cette fois le timing était le bon. Nous avions l'envie de voyager différemment, de rentrer en contact avec la population locale et nous avons donc cherché un thème à donner à ce voyage qui nous permettrait de rencontrer des gens. Nous souhaitions aussi que Sacha puisse être en contact avec des enfants dans les différents pays que nous allons visiter.

Pourquoi avoir axé votre projet autour de l'homoparentalité ? Nous avons pensé à différents thèmes pour ce tour du monde notamment liés à l'éducation (visites d'écoles...) mais cela se fait déjà beaucoup. Puis nous nous sommes dit au même moment, pourquoi ne partirions nous pas à la rencontre de familles comme la nôtre. L'homoparentalité est pour nous un sujet important, nous avons milité lors des discussions pour le mariage pour tous et nous avons participé à plusieurs interviews sur le sujet des familles homoparentales (et PMA) pendant les mois précédents l'élection présidentielle. Nous étions aussi curieuses et intéressées de comprendre comment se passe l'homoparentalité dans différents pays.

Vous avez rencontré de nombreuses familles et personnes LGBT depuis votre départ. Pouvez-vous revenir sur les rencontres les plus marquantes ? Jusqu'ici, toutes nos rencontres ont été très riches en émotion et nous ont marquées. Nous pouvons souligner deux familles qui sont remarquables par l'impact de leurs actions en faveur des LGBTQI. En Chine, nous avons rencontré Rui et Chen, un couple de lesbiennes qui ont des jumeaux de 18 mois. Elles ont eu leurs enfants par fécondation in vitro aux Etats-Unis. C'est Rui qui a porté les enfants mais ce sont les ovules de Chen qui ont été fécondés. Elles ont créé un groupe WeChat (l'équivalent de Facebook en Chine) qu'elles ont appelé Rainbow Babies qui permet aux LGBT d'échanger sur la possibilité d'avoir un enfant à l'étranger. Elles ont plus de 10 000 followers. Elles travaillent aujourd'hui sur le premier livre destiné aux enfants pour expliquer l'homoparentalité. C'est grâce à Rui et son réseau que nous avons pu rencontrer de nombreuses personnes en Chine, nous avons été impressionnées par sa capacité à mettre en contact les associations et réseaux LGBT pour organiser des rencontres et même notre hébergement parfois ! (...)(...)www.lovemakesafamily.fr



Australie : les premiers mariages de couples homos viennent d'être célébrés Publié par [Stéphanie Delon](#) | 9 janvier 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

Un mois après l'adoption de la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe, les couples homosexuels australiens peuvent se marier depuis aujourd'hui, mardi 9 janvier, et les premières cérémonies viennent d'avoir lieu. Parmi les premiers couples homos à s'être dit « oui », Teegan et Mahatia (en photo d'ouverture – Christian Marc Photography) se sont mariées à minuit un ce matin à Melbourne. Pour *Jeanne Magazine*, les Australiennes Tara Baker et sa fiancée Arlia Hassel, qui ont lancé *Dancing With Her*, la première revue de mariages dédiée aux couples lesbiens reviennent sur la naissance de cette publication et sur les étapes de la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de décembre de *Jeanne Magazine*.

Pouvez-vous nous présenter *Dancing With Her*, votre publication sur le thème du mariage dédiée aux couples de femmes ? L'objectif du magazine est de célébrer l'amour entre femmes, un endroit où les femmes peuvent être inspirées par des histoires vraies d'amour et de mariage. Nous aidons les couples de femmes à planifier le jour J grâce à un guide d'adresses utiles à travers le monde. (...)

Vous vivez en Australie et avez lancé *Dancing With Her* au moment où le pays était en passe de légaliser l'ouverture du mariage aux couples de même sexe... En effet, l'Australie était en plein débats et sur le point de légaliser l'égalité face au mariage. Nous avons choisi de lancer *Dancing With Her* avant même que les débats sur cette loi ne soient une réalité. Nous pensons que l'amour sous toutes ses formes, quels que soient le genre et le sexe, doit être célébré malgré l'absence d'un statut légal. Le lancement de *Dancing With Her* au moment même où les Australiens ont dit « Oui » à la consultation postale sur l'ouverture du mariage aux couples homos a été une sacrée coïncidence ! Nous aurions voulu le faire exprès, nous n'aurions pas pu faire mieux [Rires].

Justement, quelle a été votre réaction lorsque mi-novembre, le résultat de la consultation par voie postale des Australiens concernant le mariage entre personnes de même sexe a été révélée ? Le jour où le résultat du sondage a été dévoilé fut une journée particulièrement émouvante. Arlia et moi-même nous sommes assises sur le sable à la plage et ce fut un moment très intense. Notre première réaction lorsque les résultats ont été rendus publics a été de pleurer. (...)

Le gouvernement a d'ailleurs assez vite réagi puisque la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe a été votée au Sénat fin novembre... Ce fut rapide puisqu'en effet, la loi est passée au Sénat sans trop de heurts. C'était une période incroyablement excitante et même si les antis, spécialement les organisations religieuses, continuaient de déverser leurs arguments contre cette loi en revenant sur la façon dont elle allait changer la société. C'était clairement une étape clef qui allait dans la bonne direction.

Le 7 décembre, ce fut au tour du Parlement de voter l'ouverture du mariage aux couples de même sexe. Comment avez-vous vécu cette décision historique ? Le 7 décembre dernier, Arlia et moi-même étions à la maison et nous avons passé la journée à regarder fébrilement les différentes prises de parole au Parlement. C'est à 18 heures environ qu'a eu lieu le vote final. Ce fut un moment incroyable ! Je pense qu'il est très difficile d'expliquer concrètement ce que nous avons ressenti à ce moment précis ni même ce que cela engendre pour notre couple, et pour des milliers d'autres couples australiens. Nous nous sommes serrées dans les bras l'une de l'autre et avons, là encore, pleuré des larmes de joie. Le lendemain matin, lorsque nous nous sommes réveillées l'une à côté de l'autre, nous nous sommes regardées et étions encore incertaines que cela soit enfin une réalité en Australie. (...)dancingwithher.com



Retour sur le premier festival lesbien de Namibie Publié par [Stéphanie Delon](#) | 11 janvier 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

En Namibie, Irene Garoes est bénévole au Women's Leadership Centre, qui a organisé en novembre dernier la première édition du Festival Lesbien Namibien. Un événement historique dans un pays où certaines lesbiennes sont encore obligées de se marier avec un homme, de s'impliquer dans une relation hétéro pour « cacher » leur orientation sexuelle et où d'autres encore sont battues et violées dans leur famille pour les « guérir » de leur homosexualité. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de décembre de *Jeanne Magazine*.

Pouvez-vous nous parler de vous en quelques mots ? Je suis une militante féministe et une poète guerrière originaire de Namibie. Je suis bénévole au Women's Leadership Centre (WLC) où je m'occupe plus spécifiquement du programme de construction féministe et lesbien. Je ne sais pas exactement mettre le doigt sur le moment où j'ai réalisé que j'étais une militante, mais ce sentiment a grandi quand j'ai constaté la différence de traitement entre les hommes et les femmes. Voir les privilèges et le pouvoir accordés aux hommes et non aux femmes n'avais pas de sens pour moi et j'ai souhaité, dès mon plus jeune âge, lutter contre cette injustice pour que les choses s'équilibrent. Travailler au WLC me donne cette opportunité puisque nous avançons aux côtés de femmes marginalisées, des femmes qui sont opprimées à différents niveaux (âge, tradition, orientation sexuelle, origine ethnique ou encore la classe sociale).

Pouvez-vous revenir sur la création du Women's Leadership Centre ? Le WLC a été créé en 2004 par Elizabeth Khaxas, militante féministe et lesbienne, dans le but de développer un tissu associatif féministe couvrant les différents groupes ethniques en Namibie, car chacun a ses propres usages en matière de lois et de pratiques culturelles qui oppressent les femmes de différentes manières. Nous travaillons avec des femmes qui vivent loin des villes et qui sont soumises à des lois propres à leur tribu, comme pour les jeunes filles et les femmes du peuple autochtone San qui sont parmi les plus marginalisées et exclues de notre société, sans parler des jeunes lesbiennes.(...).

L'art, par le biais de l'écriture, de la scène et de bien d'autres moyens, semble être au cœur du programme développé pour ces jeunes femmes par WLC. En quoi diriez-vous que l'art aide à donner du pouvoir à ces femmes ? A travers l'écriture, la musique, la danse ou encore la photographie, nous arrivons à défaire les multiples couches accumulées à cause des discriminations et de l'oppression que nous subissons régulièrement. L'expression créative est une source de cicatrisation pour nous, et nous l'utilisons pour partager nos expériences et nos réalités les unes avec les autres, aussi bien qu'avec le public qui assiste à nos différentes représentations. Lorsque nous écrivons et racontons nos histoires, nos expériences ne relèvent plus du domaine de l'incident isolé, du secret et du tabou. Au lieu de cela, toutes nos expériences permettent de dénoncer le système patriarcal et homophobe qui règne dans notre société.

Avez-vous noté une évolution des mœurs au sein de la société depuis le début de votre combat ? L'homosexualité en Namibie n'est ni légale ni illégale. A cause de l'occupation coloniale pendant des décennies, nous avons hérité du droit romano-néerlandais la loi « Sodomy law » qui interdit toute activité sexuelle anale pour les hommes. Dans les années qui ont suivi l'indépendance en 1990, un certain nombre de politiciens se sont servis de discours de haine à l'encontre des lesbiennes et des gays en Namibie. Nous étions les boucs émissaires de leurs erreurs en matière de pauvreté, de profondes inégalités sociales et de violence dans notre société. Ils ont dit de nous que nous n'étions ni des Africains, ni des Chrétiens et que nous devons tout simplement être éliminés de la société. (...)

Est-il possible pour une jeune lesbienne de parler de son homosexualité au sein de sa famille ? Il y a de nombreux facteurs qui influencent les relations familiales, certains peuvent être religieux, d'autres liés aux traditions et aux pratiques traditionnelles. Il est dit que 95% des Namibiens sont chrétiens, certains d'entre nous ont même été plusieurs fois à l'église pour prier que le « démon » sorte de nous. Il y a une pression constante sur les jeunes lesbiennes pour qu'elles correspondent à ce que la société attend d'elles : de bonnes jeunes filles, féminines dans notre façon d'être, dans notre tenue vestimentaire également et dans nos hobbies. Certaines d'entre nous ont également été obligées de nous marier avec un homme. D'autres encore ont été impliquées dans une relation hétéro pour « cacher » leur orientation sexuelle et pour satisfaire notre famille. Certaines d'entre nous ont même été battues et violées dans nos familles pour nous « guérir » de notre lesbianisme. Mais nous avons aussi des histoires positives à raconter, car certaines de nos familles acceptent et se tiennent du côté de leur fille lesbienne. (...)

On comprend combien il est difficile d'être lesbienne aujourd'hui en Namibie. Est-ce ce qui vous a motivé à développer le premier festival lesbien du pays dont la première édition a eu lieu en novembre ? (...) Le festival est né il y a deux ans, il s'est construit petit à petit au fil des mois en produisant une exhibition de photographies de voyage et aussi un livre de photos et de textes réalisés par de jeunes lesbiennes à travers tout le pays. Durant ces deux ans, nous nous sommes réunies pour réfléchir à ce que nous voulions faire de ce Festival Lesbien Namibien. Parallèlement

aux productions artistiques qui ont vu le jour dans le cadre du festival, c'est aussi un espace de lien social, de culture et de parole politique qui a été créé, célébrant la richesse et la diversité des jeunes lesbiennes à travers le pays. (...)

Comment s'est passé ce premier festival lesbien ? Cette première édition du Festival Lesbien Namibien s'est tenu sur une semaine du 20 au 24 novembre. Environ 80 lesbiennes venues de tout le pays y ont participé et ont pu prendre part à nos ateliers de musique, de poésie, de théâtre et de danse en plusieurs groupes. Nous avons également des événements ouverts au public en soirée : mardi, le groupe de théâtre a joué sur scène une pièce en trois actes sur la visibilité, la résistance et le pouvoir au féminin. Mercredi, nous avons eu un débat abordant la construction d'un mouvement féministe et lesbien. Et enfin jeudi, nous avons présenté un spectacle lors duquel des artistes ont déclamé des poésies, ont fait de la musique et ont dansé. Environ 150 personnes ont assisté à cette soirée et nous avons même eu le droit à une couverture médiatique par les journaux locaux. (...)

www.wlc-namibia.org



Rencontre avec Muriel Robin qui s'engage auprès des jeunes LGBT

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 27 décembre 2017 | [Le magazine](#) | [0](#)

Bouleversée par la souffrance des jeunes LGBT rejetés par leurs parents, Muriel Robin a accepté d'être la nouvelle marraine de l'association [Le Refuge](#) et l'ambassadrice de la campagne nationale hivernale d'appel aux dons. Pour *Jeanne Magazine*, la comédienne et humoriste nous parle de son engagement auprès de l'association, qui souhaite alerter les citoyens sur l'isolement dont souffrent les jeunes gens du fait de leur orientation sexuelle ou de genre. Elle revient également dans l'entretien qui suit sur l'homophobie qui s'est déchaînée lors des débats autour de la loi du mariage pour tous, sur l'ouverture de la procréation médicalement assistée à toutes les femmes... avant d'aborder avec nous son envie de sensibiliser l'opinion sur la protection et la réhabilitation des animaux à travers la série de documentaires *Sur la terre*... Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de décembre de *Jeanne Magazine*.

Vous êtes aujourd'hui engagée auprès de l'association Le Refuge. Comment avez-vous connu cette association ? J'ai connu l'association alors que je jouais à Montpellier. J'ai voulu rencontrer les gens qui s'en occupaient et je suis donc allée les voir. J'ai vu ces enfants, qui avaient été livrés à eux-mêmes, certains d'entre eux avaient même dû arrêter leurs études, qui allaient être certainement brillantes, et qui se sont retrouvés sans rien. Je les trouve formidables ces gamins, ils m'intéressent et je me demande ce qu'ils vont faire dans la vie. Comment vont-ils faire pour avoir confiance en eux, et pour se dire qu'ils sont des gens bien ? L'orientation sexuelle ne définit pas la personne que l'on est et on est obligé de le rappeler aux parents qui l'oublie : un être c'est une âme, c'est un coeur, et s'il fallait choisir, moi je préférerais cinquante fois un enfant homosexuel avec un joli coeur, qu'un hétéro qui a envie de tuer tout le monde.

En tant que marraine de l'association, quel message souhaitez-vous faire passer en priorité ?

Comme je l'ai écrit dans la phrase d'accroche de la campagne d'affichage du Refuge : « On ne choisit pas d'être différent ». Et, donc, j'essaie humblement de faire passer un message aux parents pour leur dire qu'ils n'ont pas à ressentir de culpabilité, mais une responsabilité. C'est un mot que j'aime bien dans la vie. On est responsable de ses actes, donc, quand on fait un enfant, on en est responsable. Avec beaucoup d'amour, je voudrais surtout leur dire que l'enfant qui se retrouve avec cette différence ne l'a pas choisie. Cela me paraît très important de le souligner : l'enfant ne choisit pas, c'est quelque chose qui lui tombe dessus, un élément parmi d'autres dans la vie qui fait que ça va être un peu moins facile. Cela peut être une période complexe lorsque l'on prend conscience de son homosexualité car l'on se dit que cela va être compliqué avec la famille, avec le travail, avec les amis et avec la société. Et c'est à ce moment bien précis qu'on a le plus besoin de ses parents et d'amour autour de soi. (...)

Que diriez-vous justement aux parents qui mettent leur enfant à la porte parce qu'il est

homosexuel ? Encore une fois, qu'on ne choisit pas. C'est pour cela que je m'engage auprès de l'association, c'est ma façon de soutenir ces gamins qui ont été traités comme des moines que rien, et à qui on a dit : « T'es de la merde, t'es rien, tu n'es pas notre enfant ». A ces parents, je leur dirais : « Si, c'est votre enfant... C'est vous qui l'avez fait ! Et peut-être qu'il y a en vous, très très très au fond

de vous, un problème avec l'homosexualité. » C'est toujours intéressant quand on est contre, de s'interroger sur les raisons et c'est ce que j'aimerais dire aux parents : « Vous êtes contre parce que probablement vos parents étaient contre et que c'était une autre époque etc. Mais est-ce que ce ne serait pas intéressant, que vous, aujourd'hui parent, vous vous donniez les moyens d'être pour ? ». **Continuez...** Il ne faut pas qu'ils aient honte, ils se trompent de honte. Je leur dirais : « Peut-être que vous, parents, vous pourriez avoir un peu honte, mais vous avez le droit de faire machine arrière et de vous demander comment vous avez pu mettre votre enfant dehors. Si vous avez un peu honte de ça, ce serait normal et on ne vous en voudrait pas. Alors, s'il y a des parents qui me lisent, je leur expliquerais qu'ils ont le droit de faire marche arrière et surtout de s'interroger. »



Ellen Page et Emma Portner viennent de se dire « oui » !

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 4 janvier 2018 | [Actualités](#) | [0](#) |

L'année commence bien pour Ellen Page et Emma Portner qui viennent de se dire « oui » et ont partagé hier la bonne nouvelle sur Instagram en publiant un cliché de leurs mains ornées d'une alliance. « *Je n'arrive pas à croire que je peux appeler cette femme extraordinaire ma femme* », a écrit l'actrice canadienne en légende de la photo partagée par Emma Portner, professeure de danse au Broadway Dance Center à New York, qui a posté le message suivant : « *J'appelle désormais cette femme incroyable MA FEMME* » .



Accès à la PMA en Suède : un exemple de modernité !

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 2 janvier 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

La Suède est l'un des pays au monde où les droits des personnes LGBT sont les plus en avance. Française vivant dans ce magnifique pays depuis 8 ans, Virginie Garcia, photographe et directrice d'un quotidien online d'information générale à Stockholm, a voulu donner la parole à des couples de femmes suédoises afin qu'elles témoignent de leur parcours pour fonder une famille. A travers leurs histoires c'est toute une société avant-gardiste qui est dépeinte, un monde où les préjugés certes existent mais cohabitent très mal avec l'esprit nordique où chacun doit respecter l'autre sans empiéter sur ses droits. C'est donc une série de rencontres que Virginie vous propose de suivre dans *Jeanne Magazine*. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de décembre de *Jeanne Magazine*.

Ma rencontre avec Elin et Marika – J'ai senti dès la poignée de mains que cette rencontre allait tenir toutes ses promesses. Elin, presque 30 ans dégage le charisme de la femme suédoise, libre et extravertie. Son sourire et le timbre de sa voix collent parfaitement avec son ventre déjà bien rond de future maman... Marika, son épouse, 28 ans, est plus réservée mais sa modestie et sa retenue laissent filtrer une grande maîtrise de soi qui rassure et par là même délasse. Nous nous asseyons dans les salons confortables du Sheraton et commençons cette discussion comme si nous nous connaissions depuis des mois.

Comment vous êtes-vous rencontrées ?

Elin : Nous nous sommes rencontrées en 2011 chez une amie. Cette dernière a donné mon numéro de téléphone à Marika et lui a dit « appelle-la ! ». Nous avons échangé d'abord par sms puis parlé longuement au téléphone.

Marika : Oui, une longue semaine avant de se revoir !

Elin : Puis nous nous sommes revues au restaurant et notre histoire a officiellement commencé.

Peut-on parler de coup de foudre ?

Elin et Marika : Absolument !

Elin : Tout est allé assez vite finalement. Nous avons acheté notre appartement, puis nous nous sommes mariées un an plus tard le 12 juillet 2013 à la mairie de Stockholm, et là les vraies questions sur le fondement de notre famille, avoir un enfant, se sont alors posées comme une évidence.

Marika : Nous n'avions absolument aucune idée de la procédure, vers qui nous devions nous tourner.

Aviez-vous déjà pensé à fonder une famille, avoir un enfant avant de vous rencontrer ?

Marika : Pas en ce qui me concerne. Je pense qu'Elin était déjà plus avancée que moi dans cette idée.

Elin : Oui, le désir d'enfant a toujours été présent chez moi, bien avant que nous nous rencontrions. Mais c'était très flou sur le « comment ». Avec Marika j'ai tout de suite su que ce serait avec elle, avec un donneur anonyme, il ne manquait plus qu'à nous tourner vers les bonnes personnes.

Donc vous n'aviez aucune idée de la procédure pour avoir accès à la PMA en Suède ?

Elin : Non absolument pas. Nous savions qu'elle existait, qu'elle était légale, c'est tout. Nous avons alors appelé la sage femme de l'organisme Mama Mia [NDLR : [Mama Mia](#) est le plus grand service privé scandinave de soins vers les femmes et jeunes enfants.] et demandé « bonjour, nous sommes Elin et Marika, nous voulons avoir un enfant, quelle est la procédure ? ». Nous avons alors eu un premier rendez-vous. Marika a signé les papiers qui font qu'elle a les mêmes droits que moi sur l'enfant, qu'elle est l'autre « parent » et qu'elle ne peut donc pas en cours de procédure changer d'avis et se dégager de ses responsabilités de maman. J'avoue que c'est quand même très rassurant ce système en Suède, de savoir que nous avons exactement les mêmes droits elle et moi, que nous ne sommes pas obligées comme c'est le cas dans certains pays de passer par la case adoption puisque nous avons suivi la procédure légale et officielle ! Nous avons par exemple un couples d'amies qui a fait cela en privé, à la maison avec un ami donneur. Le problème qui se pose maintenant c'est que la maman qui n'a pas porté l'enfant doit passer par la procédure de l'adoption, c'est un stress et une dépense d'énergie inutiles. Une fois les papiers officiels signés la procédure s'est mise en route naturellement. (...)

(...)

Comment tout cela est-il perçu dans votre entourage professionnel d'abord que vous soyez un couple homosexuel et qu'en plus vous fondiez une famille ?

Marika : Très bien ! J'ai toujours été ouverte sur ma sexualité que cela soit quand j'étais militaire ou aujourd'hui dans le monde de la sécurité, deux milieux pourtant dominés par les hommes. Mais les choses se passent très bien. Je pense que cela vient du fait que c'est beaucoup moins tabou depuis quelques générations. Les vedettes et stars du petit écran, les hommes et femmes politiques qui ont fait leur coming out il y a quelques années en Suède ont beaucoup aidé en rendant la chose anodine. C'est plutôt le fait d'être contre, voire d'y trouver simplement quelque chose de bizarre qui est considéré comme étrange dans notre pays ! Mon chef m'a toujours dit que je pouvais par exemple partir du travail quand je le voulais si cela était nécessaire pour les examens pendant la grossesse.

Elin : Idem de mon côté. Je travaille comme aide soignante dans une clinique qui aide les enfants et les jeunes atteints de démence et je n'ai jamais ressenti quoi que ce soit qui m'excluait concernant mon orientation sexuelle.

www.virgimages.com

Australie : les premiers mariages de couples homos viennent d'être célébrés Publié par [Stéphanie Delon](#) | 9 janvier 2018 | Un mois après l'adoption de la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe, les couples homosexuels australiens peuvent se marier depuis aujourd'hui, mardi 9 janvier, et les premières cérémonies viennent d'avoir lieu. Parmi les premiers couples homos à s'être dit « oui », Teegan et Mahatia (en photo d'ouverture – Christian Marc Photography) se sont mariées à minuit ce matin à Melbourne. Pour *Jeanne Magazine*, les Australiennes Tara Baker et sa fiancée Arlia Hassel, qui ont lancé *Dancing With Her*, la première revue de mariages dédiée aux couples lesbiens reviennent sur la naissance de cette publication et sur les étapes de la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de décembre de *Jeanne Magazine*. **Pouvez-vous nous présenter *Dancing With Her*, votre publication sur le thème du mariage dédiée aux couples de femmes ?** L'objectif du magazine est de célébrer l'amour entre femmes, un endroit où les femmes peuvent être inspirées par des histoires vraies d'amour et de mariage. Nous aidons les couples de femmes à planifier le jour J grâce à un guide d'adresses utiles à travers le monde. (...) **Vous vivez en Australie et avez lancé *Dancing With Her* au moment où le pays était en passe de légaliser l'ouverture du mariage aux couples de même sexe...** En effet, l'Australie était en plein débats et sur le point de légaliser l'égalité face au mariage. Nous avons choisi de lancer *Dancing With Her* avant même que les débats sur cette loi ne soient une réalité. Nous pensons que l'amour sous toutes ses formes, quels que soient le genre et le sexe, doit être célébré malgré l'absence d'un statut légal. Le lancement de *Dancing With Her* au moment même où les Australiens ont dit « Oui » à la consultation postale sur l'ouverture du mariage aux couples homos a été une sacrée coïncidence ! Nous aurions voulu le faire exprès, nous n'aurions pas pu faire mieux. **Justement, quelle a été votre réaction lorsque mi-novembre, le résultat de la consultation par voie postale des Australiens concernant le mariage entre personnes de même sexe a été révélée ?** Le jour où le résultat du sondage a été dévoilé fut une journée particulièrement émouvante. Arlia et moi-même nous sommes assises sur le sable à la plage et ce fut un moment très intense. Notre première réaction lorsque les résultats ont été rendus publics a été de pleurer. (...) **Le gouvernement a d'ailleurs assez vite réagi puisque la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe a été votée au Sénat fin novembre...** Ce fut rapide puisqu'en effet, la loi est passée au Sénat sans trop de heurts. C'était une période incroyablement excitante et même si les antis, spécialement les organisations religieuses, continuaient de déverser leurs arguments contre cette loi en revenant sur la façon dont elle allait changer la société. C'était clairement une étape clef qui allait dans la bonne direction. **Le 7 décembre, ce fut au tour du Parlement de voter l'ouverture du mariage aux couples de même sexe. Comment avez-vous vécu cette décision historique ?** Le 7 décembre dernier, Arlia et moi-même étions à la maison et nous avons passé la journée à regarder fébrilement les différentes prises de parole au Parlement. C'est à 18 heures environ qu'a eu lieu le vote final. Ce fut un moment incroyable ! Je pense qu'il est très difficile d'expliquer concrètement ce que nous avons ressenti à ce moment précis ni même ce que cela engendre pour notre couple, et pour des milliers d'autres couples australiens. Nous nous sommes serrées dans les bras l'une de l'autre et avons, là encore, pleuré des larmes de joie. Le lendemain matin, lorsque nous nous sommes réveillées l'une à côté de l'autre, nous nous sommes regardées et étions encore incertaines que cela soit enfin une réalité en Australie.

-----**Julian qui voulait épouser Fleur dans 24 pays n'a plus que quelques mois à vivre** Publié par [Stéphanie Delon](#) | 8 janvier 2018 | En septembre dernier, [Fleur Pierets et Julian P.Boom](#) nous racontaient leur projet de se marier dans les 24 pays qui ont déjà légalisé le mariage entre personnes de même sexe. Mais l'accomplissement de ce projet ne verra malheureusement pas le jour, car c'est avec une très grande tristesse que nous avons appris récemment que Julian P. Bloom, n'a plus que quelques mois à vivre. Après leur mariage à Paris, le quatrième de leur liste, Julian s'est rendu à l'hôpital où des tumeurs au cerveau et autour du cœur lui ont été diagnostiquées. Aujourd'hui, l'état de santé de la jeune femme se dégrade jour après jour, et un ami du couple a lancé une campagne de collecte de fonds, car la compagnie d'assurance ne remboursera pas tous les frais de santé pour Julian. Pour soutenir le couple vous pouvez faire un don [ici](#). Aujourd'hui nous pensons très fort au couple et à leurs proches...

-----**Retour sur le premier festival lesbien de Namibie** Publié par [Stéphanie Delon](#) | 11 janvier 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) | En Namibie, Irene Garoes est bénévole au Women's Leadership

Centre, qui a organisé en novembre dernier la première édition du Festival Lesbien Namibien. Un événement historique dans un pays où certaines lesbiennes sont encore obligées de se marier avec un homme, de s'impliquer dans une relation hétéro pour « cacher » leur orientation sexuelle et où d'autres encore sont battues et violées dans leur famille pour les « guérir » de leur homosexualité. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de décembre de *Jeanne Magazine*. **Pouvez-vous nous parler de vous en quelques mots ?** Je suis une militante féministe et une poète guerrière originaire de Namibie. Je suis bénévole au Women's Leadership Centre (WLC) où je m'occupe plus spécifiquement du programme de construction féministe et lesbien. Je ne sais pas exactement mettre le doigt sur le moment où j'ai réalisé que j'étais une militante, mais ce sentiment a grandi quand j'ai constaté la différence de traitement entre les hommes et les femmes. Voir les privilèges et le pouvoir accordés aux hommes et non aux femmes n'avais pas de sens pour moi et j'ai souhaité, dès mon plus jeune âge, lutter contre cette injustice pour que les choses s'équilibrent. Travailler au WLC me donne cette opportunité puisque nous avançons aux côtés de femmes marginalisées, des femmes qui sont opprimées à différents niveaux (âge, tradition, orientation sexuelle, origine ethnique ou encore la classe sociale). **Pouvez-vous revenir sur la création du Women's Leadership Centre ?** Le WLC a été créé en 2004 par Elizabeth Khaxas, militante féministe et lesbienne, dans le but de développer un tissu associatif féministe couvrant les différents groupes ethniques en Namibie, car chacun a ses propres usages en matière de lois et de pratiques culturelles qui oppressent les femmes de différentes manières. Nous travaillons avec des femmes qui vivent loin des villes et qui sont soumises à des lois propres à leur tribu, comme pour les jeunes filles et les femmes du peuple autochtone San qui sont parmi les plus marginalisées et exclues de notre société, sans parler des jeunes lesbiennes.(...).

-----**L'art, par le biais de l'écriture, de la scène et de bien d'autres moyens, semble être au cœur du programme développé pour ces jeunes femmes par WLC. En quoi diriez-vous que l'art aide à donner du pouvoir à ces femmes ?** A travers l'écriture, la musique, la danse ou encore la photographie, nous arrivons à défaire les multiples couches accumulées à cause des discriminations et de l'oppression que nous subissons régulièrement. L'expression créative est une source de cicatrisation pour nous, et nous l'utilisons pour partager nos expériences et nos réalités les unes avec les autres, aussi bien qu'avec le public qui assiste à nos différentes représentations. Lorsque nous écrivons et racontons nos histoires, nos expériences ne relèvent plus du domaine de l'incident isolé, du secret et du tabou. Au lieu de cela, toutes nos expériences permettent de dénoncer le système patriarcal et homophobe qui règne dans notre société. **Avez-vous noté une évolution des mœurs au sein de la société depuis le début de votre combat ?** L'homosexualité en Namibie n'est ni légale ni illégale. A cause de l'occupation coloniale pendant des décennies, nous avons hérité du droit romano-néerlandais la loi « Sodomy law » qui interdit toute activité sexuelle anale pour les hommes. Dans les années qui ont suivi l'indépendance en 1990, un certain nombre de politiciens se sont servis de discours de haine à l'encontre des lesbiennes et des gays en Namibie. Nous étions les boucs émissaires de leurs erreurs en matière de pauvreté, de profondes inégalités sociales et de violence dans notre société. Ils ont dit de nous que nous n'étions ni des Africains, ni des Chrétiens et que nous devions tout simplement être éliminés de la société. (...) **Est-il possible pour une jeune lesbienne de parler de son homosexualité au sein de sa famille ?** Il y a de nombreux facteurs qui influencent les relations familiales, certains peuvent être religieux, d'autres liés aux traditions et aux pratiques traditionnelles. Il est dit que 95% des Namibiens sont chrétiens, certains d'entre nous ont même été plusieurs fois à l'église pour prier que le « démon » sorte de nous. Il y a une pression constante sur les jeunes lesbiennes pour qu'elles correspondent à ce que la société attend d'elles : de bonnes jeunes filles, féminines dans notre façon d'être, dans notre tenue vestimentaire également et dans nos hobbies. Certaines d'entre nous ont également été obligées de nous marier avec un homme. D'autres encore ont été impliquées dans une relation hétéro pour « cacher » leur orientation sexuelle et pour satisfaire notre famille. Certaines d'entre nous ont même été battues et violées dans nos familles pour nous « guérir » de notre lesbianisme. Mais nous avons aussi des histoires positives à raconter, car certaines de nos familles acceptent et se tiennent du côté de leur fille lesbienne. (...)

-----**On comprend combien il est difficile d'être lesbienne aujourd'hui en Namibie. Est-ce ce qui vous a motivé à développer le premier festival lesbien du pays dont la première édition a eu lieu en novembre ?** (...) Le festival est né il y a deux ans, il s'est construit petit à petit au fil des mois en produisant une exhibition de photographies de voyage et aussi un livre de photos et de textes réalisés par de jeunes lesbiennes à travers tout le pays. Durant ces deux ans, nous nous sommes réunies pour réfléchir à ce que nous voulions faire de ce Festival Lesbien Namibien. Parallèlement aux productions artistiques qui ont vu le jour dans le cadre du festival, c'est aussi un espace de lien social, de culture et de parole politique qui a été créé, célébrant la richesse et la

diversité des jeunes lesbiennes à travers le pays. (...) *Comment s'est passé ce premier festival lesbien ?* Cette première édition du Festival Lesbien Namibien s'est tenu sur une semaine du 20 au 24 novembre. Environ 80 lesbiennes venues de tout le pays y ont participé et ont pu prendre part à nos ateliers de musique, de poésie, de théâtre et de danse en plusieurs groupes. Nous avons également des événements ouverts au public en soirée : mardi, le groupe de théâtre a joué sur scène une pièce en trois actes sur la visibilité, la résistance et le pouvoir au féminin. Mercredi, nous avons eu un débat abordant la construction d'un mouvement féministe et lesbien. Et enfin jeudi, nous avons présenté un spectacle lors duquel des artistes ont déclamé des poésies, ont fait de la musique et ont dansé. Environ 150 personnes ont assisté à cette soirée et nous avons même eu le droit à une couverture médiatique par les journaux locaux. (...)



Culture – Ciné : Les 10 films lesbiens qui vous attendent cette année

Kristen Stewart, Ellen Page, Hayley Kiyoko, Evan Rachel Wood, Chloë Grace Moretz... elles sont toutes à l'affiche de films lesbiens qui sortent cette année au cinéma. Du biopic à la comédie en passant par le drame et l'actualité, Jeanne Magazine vous présente les 10 films à ne pas manquer en 2018.

Plumes – Rencontre avec Anna Homonyme pour la sortie de son roman *Cul d'Artichaut*

Avec *Cul d'Artichaut*, son roman lesbien, féministe et humoristique, Anna Homonyme aborde de nombreux thèmes dans un contexte très érotique où Patricia, Kate et Christine évoluent de la sexualité à l'amour. Rencontre avec l'autrice qui vit et travaille en Afrique depuis plusieurs années.

Solidarité – Rencontre avec le réseau Les Lesbiennes Dépassent les Frontières

Catherine, Faina, Jo et Mami, quatre lesbiennes féministes, ont créé en 2011 Les Lesbiennes Dépassent les Frontières, un réseau qui vient en aide aux lesbiennes réfugiées et demandeuses d'asile. Rencontre avec quatre militantes solidaires.

Sport – Rencontres autour des Gay Games 2018

Cet été du 4 au 12 août, c'est à Paris qu'aura lieu la dixième édition des Gay Games. Ce grand rendez-vous sportif et festif vise à lutter contre les discriminations (LGBTI-phobie notamment) dans le milieu du sport. Trois organisatrices et/ou athlètes témoignent de ce qu'elles attendent de l'événement, alors que la participation féminine est traditionnellement plus faible.

Lancement de la fondation Ellen DeGeneres Wildlife

Le 26 janvier dernier, Ellen DeGeneres a eu 60 ans. Un anniversaire qu'elle a fêté sur le plateau de son émission quotidienne de talk show, entourée des personnes qui lui sont chères. Et c'est à cette occasion que son épouse Portia De Rossi, lui a offert un cadeau des plus originaux, personnel et salutaire : le Ellen DeGeneres Wildlife Fund, sa propre fondation pour la protection animale.

LGBT autour du monde – Rencontres avec les associations qui luttent pour les droits des personnes LGBT au Kurdistan irakien

Au Kurdistan, région qui s'étend dans le sud-est de la Turquie, dans le nord-est de l'Irak, dans le nord-ouest de l'Iran et sur deux petites régions au nord-est et au nord-ouest de la Syrie, aucune loi ne protège les personnes LGBT. Bakhan, le porte-parole de l'association Rasan Organization, basée à Sulaymaniya, dans le Kurdistan irakien, et Zhiar, un jeune militant kurde qui a créé l'association LGBT Kurdistan répondent aux questions de Jeanne Magazine.

Association – Lancement de l'Association Française des Avocats LGBT

L'Association Française des Avocats LGBT a été fondée le 25 janvier dernier, à l'initiative

de quatre avocats des Barreaux de Paris et Marseille, largement impliqués dans la vie associative LGBT. Pour en savoir plus sur cette initiative, Jeanne Magazine, a posé plusieurs questions à Emilie Duret, l'une des quatre avocats à l'origine de l'association.

Santé – Découvrez la plateforme Go To Gynéco !

Les associations belges SIDA'SOS et Tels Quels lancent aujourd'hui Go To Gyneco ! une plateforme à destination des femmes ayant des rapports sexuels avec des femmes.

Tourisme – Once Upon a Journey, rencontre avec Roxanne et Maartje un couple autour du monde

En couple depuis plusieurs années, Roxanne et Maartje se sont rencontrées au cours de leurs études à l'université d'Amsterdam. Depuis un an, les deux femmes parcourent le monde et documentent leur périple par le biais de leur blog Once Upon a Journey, sur lequel elles prodiguent, entre autres, des conseils avisés pour les voyageurs LGBT. Pour *Jeanne Magazine*, le couple actuellement au Vietnam, revient sur cette aventure.

Lifestyle – One Shared House revient sur les débuts du co-living

Alors que le co-living devient un mode de vie de plus en plus répandu, à Brooklyn, Irene Pereyra, travaille actuellement sur *One Shared House*, un documentaire interactif qui retrace l'histoire de Kollontai, une maison à Amsterdam où elle a vécu en communauté lorsqu'elle était jeune fille et qui avait été fondée par un couple de femmes.

Et bien plus encore à retrouver dans le numéro de février de *Jeanne Magazine*...

| [Jeanne Magazine février 2018](#) |



Zoom sur le réseau de solidarité Les lesbiennes Dépassent les Frontières

" Il est très important pour des lesbiennes d'être accueillies par d'autres lesbiennes, réfugiées ou pas, loin de regards et de discours sexistes et lesbophobes."

Catherine, Faina, Jo et Mami ont créé en 2011 Les lesbiennes Dépassent les Frontières, un réseau qui vient en aide aux lesbiennes réfugiées et demandeuses d'asile. Lire un extrait de la rencontre [ici](#).



De : Jeanne Magazine [mailto:contact=jeanne-magazine.com@mail190.suw16.rsgsv.net] **De la part de** Jeanne Magazine **Envoyé :** vendredi 23 mars 2018 12:02
Objet : Le numéro de mars de Jeanne Magazine est disponible

Dossier – Plongez dans l’univers des webséries lesbiennes

Sur Internet, de plus en plus de webséries aident à donner de la visibilité à la communauté LGBT. Aujourd’hui, nous vous présentons la première partie de notre tour du monde consacré aux webséries lesbiennes et bisexuelles. Un tour du monde que nous poursuivrons dans le numéro d’avril de *Jeanne Magazine* avec un focus tout particulier sur les productions américaines et canadiennes.

+ Interview de Kis Keya pour *Extranostro* la première websérie Afro Queer francophone

Artiste peintre et réalisatrice Kis Keya vit en Belgique où elle tourne actuellement *Extranostro*, la première websérie Afro Queer francophone, qui devrait être mise en ligne d’ici la fin de l’année sur YouTube. Pour *Jeanne Magazine*, la réalisatrice revient sur les enjeux de cette websérie et sur l’importance de visibiliser les personnes LGBTQ+ noires.

Plumes – Rencontre avec Fleur Daugey pour *Animaux homos*, histoire naturelle de l’homosexualité

Dans le monde, 72 pays condamnent encore l’homosexualité. La raison souvent invoquée pour qualifier l’homosexualité de criminelle est qu’elle serait contre nature. Argument avancé dans les discours des religieux fondamentalistes et repris également dans la rue, notamment en France, dans les manifestations contre le mariage pour tous, pour refuser aux homosexuels l’égalité des droits. Dans *Animaux homos*, histoire naturelle de l’homosexualité, publié chez Albin Michel, Fleur Daugey, écrivaine, journaliste scientifique et éthologue de formation, démonte les idées reçues sur la nature et fait le point sur l’homosexualité animale, qui a été observée par les scientifiques, chez 1500 espèces, et étudiée chez 500, et ce depuis l’Antiquité.

Actu – Etats généraux de la bioéthique : engagez-vous !

Le 12 février dernier, le conseil consultatif national d’éthique (CCNE) a lancé un grand débat citoyen sous la forme d’un site Internet : les États généraux de la bioéthique. Une occasion de faire progresser les droits LGBTI.

Association – La répression anti-LGBT s’intensifie en Indonésie

En Indonésie, les relations homosexuelles sont légales, à l’exception de la province semi-autonome d’Aceh, la seule du pays à appliquer la loi islamique. Mais, depuis 2016, une vague de répression s’abat sur la communauté LGBTI du pays. Le ministre de la Santé a récemment annoncé la publication d’un guide médical classant l’homosexualité comme un « *trouble mental* », et le Parlement indonésien examine actuellement un amendement au code pénal qui rendrait illégal les relations homosexuelles. Pour en savoir plus sur ce qui se passe actuellement dans l’archipel d’Asie du Sud-Est, Jeanne Magazine a posé quelques questions à l’association LGBTIQI Gaya Nusantara créée en 1987 à Surabaya dans l’est de l’île de Java.

Lesbienne autour du monde – Rencontre avec Ann-Jiun Wang, la fondatrice de *LESZ*, le magazine lesbien taïwanais

Il y a 7 ans, à Taipei, la capitale taïwanaise, Ann-Jiun Wang, a créé *LEZS Magazine*, le seul magazine lesbien chinois. Pour Jeanne, la jeune femme revient sur son parcours, sur l’ouverture prochaine du mariage pour les couples homos qui fera de Taïwan le premier pays d’Asie à légaliser le mariage entre personnes de même sexe, et sur les combats qu’il reste à mener pour la communauté lesbienne.

Santé – Enquête sur la santé sexuelle des Femmes qui ont des relations Sexuelles avec d'autres Femmes

Face au manque de connaissances sur les risques liés à la sexualité entre femmes, Candice Thiaudière-Calendré, chargée de mission Prévention Jeunes à l'ALS (Association de Lutte contre le Sida et pour la Santé Sexuelle) à Lyon, a élaboré un questionnaire en ligne sur la santé sexuelle des Femmes qui ont des relations Sexuelles avec d'autres Femmes (FSF). Pour *Jeanne Magazine*, la jeune femme revient sur les prémices de son enquête et nous livre les premiers résultats.

Tourisme – Le tour du monde à vélo d'une famille homoparentale

Julie et Elise sont en couple depuis 20 ans et ont quatre enfants, âgés de 4 à 11 ans. Depuis quelques mois, la famille est partie pour un tour du monde... à vélo. Une fantastique aventure qu'elles partagent avec les internautes sur leur blog Un petit tour de roue, et avec les lectrices de *Jeanne Magazine*.

Association – Panzy, quand le queer se met au vert

Le collectif Panzy se revendique des « écologies queer », un mouvement qui veut lier lutte pour les minorités de genre et d'orientation sexuelle, et pour l'environnement. Rencontre avec deux de ses membres : Margaux et Cy.

Et bien plus encore à retrouver dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*...

De : Jeanne Magazine [mailto:contact=jeanne-magazine.com@mail140.atl101.mcdlv.net] **De la part de** Jeanne Magazine **Envoyé :** vendredi 30 mars 2018 09:02 **Objet :** Jeanne Magazine

[View this email in your browser](#)



Nous vous invitons aujourd'hui à découvrir ou à redécouvrir les articles que nous avons publiés cette semaine sur le site de *Jeanne*. Et n'hésitez pas, en attendant la sortie du numéro d'avril, de profiter de nos offres d'abonnement car votre soutien est aujourd'hui encore le seul moyen pour *Jeanne* de continuer sa route et de vous proposer tous les mois un contenu 100% lesbien. Merci à toutes pour votre fidélité !

| [JEANNE ABONNEMENT](#) |

Articles les plus lus récemment sur le site de Jeanne



ClexaCon, la convention des femmes LGBTQ dans les médias

Du 5 au 9 avril, ClexaCon, l'événement qui célèbre les personnages lesbiens et bis dans les séries, webséries, films, livres... rassemblera cette année encore une communauté grandissante de fans autour de leurs actrices préférées. Jeanne vous fera vivre cet événement de l'intérieur dans un prochain numéro. Lire l'article [ici](#).



Le tour du monde à vélo d'une famille homoparentale

" Nous sommes allées manger au restaurant toutes les deux pour l'anniversaire de Julie. Après une bonne bouteille, elle m'a dit qu'elle voulait faire un autre enfant et faire un tour du monde à vélo ! J'ai dit d'accord (...) "

Julie et Elise sont en couple depuis 20 ans et ont quatre enfants, âgés de 4 à 11 ans. Depuis quelques mois, la famille est partie pour un tour du monde... à vélo. Lire un extrait de la rencontre [ici](#).



Rencontre avec Fleur Daugey pour *Animaux homos, histoire naturelle de l'homosexualité*

« Ce n'est pas l'homosexualité mais plutôt l'homophobie qui est contre nature »

Rencontre avec Fleur Daugey, écrivaine, journaliste scientifique et éthologue de formation pour "Animaux homos" (Albin Michel).

Lire un extrait de la rencontre [ici](#).

Offres d'abonnement et de réabonnement

An advertisement for a 2-year subscription offer. The background is a dark grey-blue. At the top, it says 'OFFRE SPECIALE' in white. Below that, 'ABONNEZ-VOUS POUR 2 ANS ET RECEVEZ' is written in white, with a white arrow pointing downwards. To the left of the text are four small images: a couple sitting on a bench, a person reading, a person walking a dog, and a person sitting on a bench. To the right of the text is a large image of a concrete barrel with a black band around its middle. At the bottom, it says 'Avec notre partenaire' and the 'GREEN HYGGE' logo.

Abonnement 2 ans

Abonnez-vous pour 2 ans (24 numéros), téléchargez gratuitement les 3 derniers numéros et recevez en cadeau votre bougie créée par notre partenaire [Green Hygge](#), boutique de créations artisanales bois et béton.

[Abo + Bougie Green Hygge](#)



Réabonnement

Pour vous remercier de votre fidélité, nous vous proposons des tarifs privilégiés pour vos réabonnements à Jeanne Magazine avec deux codes promo rien que pour vous :

- ▶ Avec le code promo "réabo" à 20 € : profitez de Jeanne Magazine pendant [1 an \(12 numéros\)](#) et recevez en cadeau votre bracelet cuir.
- ▶ Avec le code promo "réabo2" à 35 € : profitez de Jeanne Magazine pendant [2 ans \(24 numéros\)](#) et recevez en cadeau votre bracelet cuir ainsi que le collier cuir.

Afin de bénéficier de l'offre de réabonnement de votre choix, il suffit de sélectionner l'abonnement que vous souhaitez et indiquer "réabo" ou "réabo2" en code promo au moment de la validation de votre commande.



Abonnement 1 an
Abonnez-vous pour
1 an et recevez en
cadeau votre collier
Lez'Béton !
25 €

[Abo + Collier
Lez'Béton](#)



Abonnement 1 an
Abonnez-vous pour
1 an et recevez en
cadeau votre
bracelet cuir tressé
rainbow !
25 €

[Abo + bracelet](#)



Pack Noël
12 numéros parus
en 2017 et
l'abonnement d'1 an
au magazine
35 €

[Pack Noël](#)



créations artisanales
bois & béton
| Cap Sizun |



Copyright © 2018 Jeanne Magazine, All rights reserved.

Our mailing address is:

contact@jeanne-magazine.com

Want to change how you receive these emails?
You can [update your preferences](#) or [unsubscribe from this list](#).



Festival Rainbow Family : Le Danemark invite toutes les familles homoparentales d'Europe à se retrouver sur l'île d'Aeroe Publié par [Stéphanie Delon](#) | 6 mai 2018 | Sur l'île d'Aeroe, au sud du Danemark, un petit groupe de bénévoles prépare la première édition du Aeroe Rainbow Family Festival, le premier festival dédié aux familles arc-en-ciel à travers toute l'Europe.

Ce festival, qui se déroulera du 19 au 25 août, veut offrir aux familles homoparentales la possibilité de passer des vacances en famille, dans un environnement protégé et accueillant. Cette initiative, qui n'existe nulle part ailleurs, est d'autant plus nécessaire qu'elle s'inscrit dans un contexte où les droits des personnes LGBTQ+ sont souvent attaqués et où beaucoup de familles font face aux préjugés. Le choix d'organiser le festival sur l'île d'Aeroe ne tient pas au hasard : l'île, située dans l'archipel du Sud de la Fionie, propose une large gamme d'activités de loisir, aussi bien pour les adultes que pour les enfants. Grâce aux distances limitées et à la gratuité des transports en bus, il est extrêmement facile de se déplacer sur l'île et d'en découvrir tous les trésors. Mais, avant tout, l'île est réputée pour l'hospitalité de ses habitants. La norme ici est d'aller à la rencontre de l'autre avec un réel intérêt et sans idée préconçue et où la sexualité d'une personne n'y est pas plus importante que la couleur de ses cheveux. Le festival est conçu de manière à ce que chaque famille puisse planifier son programme comme elle le souhaite. Des activités pour tous les groupes d'âge sont prévues et des zones de détente (« hygge ») sont organisées pour que les familles puissent se rencontrer. C'est là que réside l'atout premier du festival : le fait de rencontrer et de passer du temps avec d'autres familles qui, elles aussi, fonctionnent en dehors du modèle hétéronormatif traditionnel. Selon Lorraine Hayles, initiatrice et porte-parole du Aeroe Rainbow Family Festival, « *il est particulièrement important pour les enfants de pouvoir voir d'autres familles qui ressemblent à la leur* ».

Le festival est avant tout conçu pour les familles, mais certaines activités s'adressent exclusivement aux adultes. Ainsi, des soirées seront organisées dans certains des cafés et des bars de l'île. Lorraine Hayles précise que « certaines familles arc-en-ciel (coparentalité...) ne sont pas construites autour d'une relation amoureuse. Il est donc tout à fait envisageable, le soir, que l'un des parents garde les enfants, tandis que l'autre ou les autres adultes de la famille sortent, et ce sans que personne ne se vexe ». À Aero, tous les types d'hébergement sont disponibles, notamment camping, maisons et appartements de vacances et hôtels. Le festival a d'ailleurs passé des accords avec un grand nombre de personnes privées et de commerçants proposant des hébergements, et nous espérons que les participants choisiront en priorité ceux qui soutiennent le festival. L'île d'Aeroe soutient le Rainbow Festival. Les églises d'Aero se sont rapidement engagées en faveur du festival, et deux « messes arc-en-ciel » seront organisées pendant le festival. Martin Møller Nielsen, l'un des bénévoles, et son époux, le pasteur Regnar Møller Nielsen, recevront toute la semaine, au presbytère de la ville Marstal, toutes les personnes souhaitant discuter des questions de genre, de sexualité et de foi. La municipalité d'Aero soutient financièrement le festival, et les commerçants de l'île ont eux aussi répondu positivement.

« *Tous les acteurs de l'île se sont engagés massivement. Beaucoup ont d'abord posé des questions sur la signification de 'LGBTQ+', mais ensuite, une fois ce point éclairci, ont voulu contribuer à faire en sorte que les participants profitent pleinement de leur séjour. Nous passons donc du temps à expliquer et cela conduit à plein de bonnes discussions, entre autres, sur tout ce qui touche au genre et aux modèles familiaux* » raconte Lorraine Hayles.

Nous espérons qu'entre 300 et 500 personnes, venues de toute l'Europe, participeront au festival, qui ouvrira le 19 août 2018 au stade de Soeby à Aero. Le festival débute à dessein le lendemain de la Copenhagen Pride, afin de permettre à certains de nos invités danois et étrangers de combiner les deux événements. Les organisateurs sont en train de planifier des bus qui conduiront directement les participants de Copenhague à Aeroe le dimanche 19.

Plus d'infos sur le site web du Aeroe Rainbow Family Festival www.rainbowfamilyfestival.com.

Retrouvez la rencontre avec Lorraine Hayles et Martin Møller Nielsen, les organisateurs du festival, en intégralité dans le numéro d'avril de *Jeanne Magazine*. Photo : [Horton Slade Photography](#)



Reines de Cœur joue la carte du fantastique

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 3 mai 2018 | La jeune maison d'édition Reines de Cœur fait une place à des genres peu représentés dans la littérature lesbienne, comme le fantastique ou la science-fiction. Par Mathilde Bouquerel. Extrait de l'article publié dans le numéro d'avril de *Jeanne Magazine*.

L'histoire de Reines de Cœur commence il y a un peu moins de trois ans, à l'été 2015. C'est le projet commun de trois amies : Isabelle, Gaëlle et Edwine, passionnées de culture lesbienne et notamment de littérature. Mais les racines de cette jeune maison d'édition plongent en fait plus loin. Nous sommes en 2005 et Isabelle, alors infirmière, décide de créer un site Internet qui parle à la communauté lesbienne de sa culture et ses actualités : films, séries, livres, musique, etc. Bien vite, elle est contactée par plusieurs personnes qui lui proposent des contribuer au site. Parmi elles : Edwine qui écrit des critiques de films et Gaëlle qui réalise des traductions de webséries. Ce passe-temps bénévole devient rapidement prenant et scelle des liens entre les trois jeunes femmes. « *Au début, on n'avait des échanges seulement numériques, sur le chat de groupe d'Univers L* », explique Isabelle, « *C'est drôle parce que c'est devenu de plus en plus important et on s'est rapprochées sans s'être jamais vues.* » Ce n'est qu'au bout de deux ans de collaboration au site qu'Edwine rencontre Isabelle, trois ans pour Gaëlle. Quand on vit au deux bouts de la France, une entrevue « IRL » (dans la réalité) est forcément difficile à arranger.

Vampires, loups-garou et extraterrestres lesbiennes Soudées par leur expérience commune, les trois amies sont aussi très complémentaires. Après ses études d'infirmière, Isabelle s'est lancée dans une formation de webmaster. En plus de son travail d'édition chez Reines de cœur, elle gère le site Internet et crée les couvertures des romans. Gaëlle de son côté s'occupe de l'aspect communication, réseaux sociaux, business grâce à sa formation en marketing. Edwine enfin, issue d'études de philosophie et employée dans une maison d'édition au Canada où elle a immigré s'occupe plus particulièrement de l'aspect éditorial et de la relation avec les auteures. Mais ce qui réunit les trois collaboratrices c'est d'abord une envie commune : faire entrer dans la littérature lesbienne des genres comme le fantastique ou la science-fiction. Fans de séries comme *Buffy* elles ont envie de voir des vampires, des loups-garous, des extra-terrestres lesbiennes.

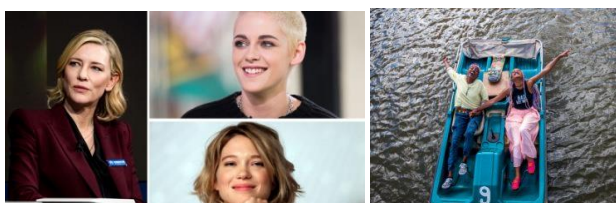
www.reinesdecœur.com



Le mariage pour tous fête ses 5 ans ! Publié par [Stéphanie Delon](#) | 22 avril 2018 | Le 23 avril 2013, à l'issue de 136 heures et 56 minutes de débats, l'Assemblée nationale adoptait le projet de loi ouvrant le mariage et l'adoption aux couples homosexuels en France. Un texte, violemment attaqué par la droite au Parlement et par la Manif pour tous dans la rue, qui fut voté après 7 mois de débats houleux au nom des principes d'égalité et de partage des libertés. Avec la loi du mariage pour tous validée le 17 mai par le Conseil constitutionnel et promulguée le même jour par le président de la République, la France est devenue le 9^e pays européen et le 14^e pays au monde à autoriser le mariage entre personnes de même sexe.

Les députés ont eu rendez-vous avec l'Histoire le mardi 12 février 2013 en votant le droit au mariage et à l'adoption pour tous par une large majorité (329 voix contre 229). Un texte défendu contre vents et marées pendant les dix jours qu'aura duré l'examen du texte à l'Assemblée nationale par Christiane Taubira, qui a déclaré : « *Nous faisons belle oeuvre pour les enfants de ce pays* ». Dès son discours introductif, la Garde des Sceaux a montré combien elle mènerait avec force et courage ce projet de loi à son aboutissement final. À la fois poétiques, politiques et historiques, ses discours à la tribune ont été des envolées égalitaires qui n'ont laissé personne indifférent. Citant, par exemple, Léon-Gontran Damas (écrivain, poète et homme politique français) dans *Black Label* avec *Nous les gueux* : « *Nous*

les gueux, nous les peu, nous les chiens, nous les rien, nous les maigres, nous les nègres, qu'attendons-nous pour faire les fous, pisser un coup sur cette vie stupide et bête qui nous est faite. », la « combattante de l'humanisme », comme l'a surnommée le président de la commission des Lois Jean-Jacques Urvoas (PS), a contré avec courage et détermination les arguments à teneur homophobe défendus par certains députés de la droite et porté à bout de bras ce projet de loi qui sera définitivement adopté le mardi 23 avril à l'Assemblée nationale par 331 voix pour et 225 voix contre. Claude Bartolone, le président de l'Assemblée nationale, a annoncé le résultat à la tribune : « Après 136 heures et 56 minutes, l'Assemblée a adopté le projet de loi ouvrant le mariage aux couples de personnes de même sexe. » Une fois le vote entériné, la droite a quitté l'Hémicycle, alors que Christiane Taubira prenait la parole. Très émue, elle a lancé un message aux adolescents homosexuels, leur demandant de ne pas écouter les messages homophobes : « Si vous êtes pris de désespérance, balayez tout cela, (...) vous n'avez rien à vous reprocher. » Avant de citer Nietzsche pour conclure son discours : « Les vérités tues – celles que l'on tait – deviennent vénéreuses ». Le 17 mai, le Conseil constitutionnel valide l'intégralité de la loi tout en soulignant que le texte ne reconnaît pas un « droit à l'enfant » pour les couples de même sexe, le principe à respecter pour tout agrément d'adoption devant être « l'intérêt de l'enfant » et François Hollande promulgue le jour même la loi qui ouvre de nouveaux droits pour le mariage, l'adoption et la succession, au nom des principes d'égalité et de partage des libertés.



Kristen Stewart et Léa Seydoux seront membres du jury du festival de Cannes présidé par Cate Blanchett Publié par [Stéphanie Delon](#) | 18 avril 2018 | Les noms des membres du jury de la 71^e édition du festival de Cannes qui se déroule du 8 au 19 mai, présidé par l'actrice Cate Blanchett, ont été révélés cette nuit, et on y retrouve quatre femmes et quatre hommes : les actrices Kristen Stewart (*Sils Maria*) et Léa Seydoux (*La Vie d'Adèle*), les réalisateurs Denis Villeneuve (*Blade Runner 2049*), Robert Guédiguian (*Marius et Jeanette*) et Andrey Zvyagintsev (*Faute d'amour*). L'acteur chinois Chang Chen (*Tigre et Dragon*), la productrice américaine Ava DuVernay (*Selma*) et la chanteuse burundaise Khadja Nin. A noter que pour la première fois, un film kényan est sélectionné au Festival de Cannes et qu'il s'agit d'un film lesbien. *Rafiki*, de la réalisatrice kenyane Wanuri Kahiu, a été retenu dans la sélection Un certain regard, et raconte l'histoire de Kena et Ziki, deux jeunes femmes qui se croisent, deviennent amies et tombent amoureuses l'une de l'autre. [Festival de Cannes](#)



Lezathlon, des Olympiades insolites et 100% lesbiennes Publié par [Stéphanie Delon](#) | 26 avril 2018 | En 2012, à Los Angeles, après avoir réuni ses amies dans un parc municipal pour sa fête d'anniversaire, histoire de voir « des lesbiennes faire des pompes », Morgan Faye a eu une idée de génie en lançant Les Lezlympics, l'une des plus grandes compétitions sportives lesbiennes au monde. Course d'obstacles, de brouettes, tir à la corde... sont autant d'épreuves insolites au programme du Lezathlon. Rencontre avec Morgan à l'aube de la 6^e édition de cet événement lesbien unique en son genre. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro d'avril de *Jeanne Magazine*. **Lezathlon a vu le jour il y a 6 ans maintenant. Pouvez-vous nous dire comment tout a commencé ?** C'est plutôt amusant comme histoire en fait, car au début je n'ai jamais eu l'idée de créer ce qui deviendrait le Lezathlon. A quelques jours de mon anniversaire, il y a 6 ans, j'ai eu envie d'organiser une fête. Je souhaitais que l'on se rende dans un parc avec mes amies pour y passer un bon moment et voir des lesbiennes faire des pompes [Rires]. J'ai envie de dire, que c'est plutôt le souhait ordinaire d'une

lesbienne qui célèbre son anniversaire ! J'ai invité une vingtaine de personnes et je leur ai signalé qu'elles pouvaient inviter quelque unes de leurs amies. En 24 heures, j'avais plus de 150 demandes sur Facebook pour assister à ma fête d'anniversaire et j'ai dû fermer la page Facebook créée pour l'occasion ! Avec autant de personnes présentes, j'ai pris l'initiative de former des équipes pour que nous puissions nous affronter dans des jeux plutôt amusants. C'est devenu plutôt évident que c'est le genre d'événement que la communauté souhaitait. Et voilà comment est né Lezathlon ! **Le succès a été immédiat et aujourd'hui vous rassemblez de plus en plus de participantes à travers les Etats-Unis. Comment réagissez-vous à ce succès 6 ans plus tard ?** Je pense que le succès de Lezathlon est dû au fait que nous ne nous prenons pas du tout au sérieux et que cet événement sportif pour les lesbiennes célèbre avant tout l'idée que personne n'est "trop cool" pour faire une course de brouettes. Nous attirons des femmes qui sont vraiment de grandes sportives et qui se donnent à fond dans les jeux mais ces jeux sont tellement absurdes, qu'il est difficile de se la péter et toutes les participantes s'éclatent. (...)

Le Lezathlon est clairement destiné à toutes les lesbiennes quel que soit son style et son amour du sport... Tout à fait ! Parce que le Lezathlon a quelque chose à offrir à toutes, nous attirons tout type de lesbiennes. Lorsque vous regardez les photos et les vidéos de l'événement, vous vous rendez compte qu'il n'existe pas un type plus qu'un autre de participante. Nous célébrons avant tout la diversité et je pense que cela peut surprendre les personnes qui ne connaissent pas notre communauté de voir que les lesbiennes ne se ressemblent pas toutes. Et parce que cet événement est une véritable célébration de bonne humeur et de légèreté, je pense que cela reflète un aspect très positif de notre communauté.



Panzu : quand le queer se met au vert Publié par [Stéphanie Delon](#) | 12 avril 2018 Le collectif Panzu se revendique des « écologies queer », un mouvement qui veut lier lutte pour les minorités de genre et d'orientation sexuelle, et pour l'environnement. Extrait de la rencontre avec deux de ses membres : Margaux et Cy, publiée dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*. Propos recueillis par Mathilde Bouquere

Votre collectif s'est créé en 2015, pendant la mobilisation autour de la COP21 à Paris, sous le nom de LGBTI pour le climat. Comment ça s'est passé ? **Cy :** Au moment de la préparation de la Marche mondiale pour le climat, je faisais partie de la Coalition Climat 21 (Ndlr : Rassemblement d'associations, collectifs et individus constitué en 2014 qui affirmaient : « Les négociations qui se tiendront dans le cadre de la COP21, si elles sont une étape nécessaire, ne seront pas suffisantes pour sauver le climat »). J'ai notamment participé à un week-end de mobilisation fin février 2015 et quelque chose m'a interpellée. Pendant les réunions, la question de la présence des minorités n'était abordée que sous l'angle du genre (la participation des femmes), par un groupe de féministes qui avaient toutes une soixantaine d'années et pas du tout défriché les thématiques queer. C'était très frustrant parce que j'avais l'impression d'une invisibilisation, d'autant qu'il y avait beaucoup de LGBTI dans le milieu de la justice climatique. Je me suis rendu compte que le simple fait de parler de sexualité et d'orientation de genre n'allait pas de soi. Peu après, j'ai rejoint les bases d'un groupe qui s'appelait LGBTI pour le climat que j'ai aidé à se développer. C'est ce groupe qui a abouti à la création d'une sorte de Pink Block (Ndlr : Cortège safe et festif fait pour protéger et accueillir les minorités de genre et d'orientation sexuelle dans les manifestations, actions de désobéissance collective, etc.) au sein de la Marche, puis à un premier événement **Vous citez souvent le mouvement Queers for the Climate aux Etats-Unis comme étant l'une de vos inspirations. En quoi ?** **Cy :** On était juste après les attentats du 13 novembre, dans un contexte sécuritaire où les rassemblements de plus de dix personnes étaient interdits. Il fallait trouver une stratégie pour contourner la répression contre les manifestants et activistes, et l'humour est un bon moyen pour ça. Et puis on cherchait une façon de faire descendre les gens dans la rue sans que ce soit une énième manifestation où ils marchent en criant des slogans. Il fallait que ce soit quelque chose qui apporte humainement aux participant.e.s, qu'ils et elles relâchent une pression, s'amuse. C'est pour ça que la démarche des Queers for the Climate nous a plu. Ils avaient constitué un groupe de queer et de Radical Faeries (Ndlr : Groupe fondé par l'activiste gay américain Harry Hay qui mêle réflexion sur la

sexualité, en particulier homosexuelle, spiritualité et retour à la nature) au sein de la marche pour le climat de New-York et c'était super festif : ils étaient déguisés, ils chantaient et dansaient. Et puis il y avait une bonne dose d'humour dans leur cortège. Le groupe s'est dissout assez vite, il n'avait été formé qu'en vue de la marche. Mais ils avaient jeté les bases de notre démarche : la convergence des luttes, le côté performance, l'humour. **En 2016, vous changez votre nom en « Panzy », un jeu de mot entre un nom de fleur : pansy, la pensée en anglais, et une insulte homophobe : panzy, l'équivalent de tapette. Pourquoi ?** Margaux : « LGBTI pour le climat » était à la fois trop restrictif, parce qu'une partie des membres du groupe de ne se reconnaissent pas dans l'acronyme LGBTI, et trop large, parce « pour le climat » ne veut pas dire grand-chose. On voulait quelque chose qui soit ouvert, qui puisse être approprié de plusieurs manières, et aussi d'un peu marrant, un peu provoc. Et puis on trouvait ça bien d'avoir une fleur comme emblème. **Cy** : Il y avait aussi le Pansy Project de Paul Hartfleet. Cet artiste gay britannique prend en photo des pensées qu'il a plantées dans des lieux publics, en mémoire des victimes LGBTI de la violence et/ou du Sida. Son travail a même été exposé au Point Éphémère. **Il est assez frappant de constater à quel point une grande proportion de LBT sont végétariennes, circulent à vélo, etc. Et inversement, une grande partie des militantes écolo sont sensibles aux questions LGBTI et de genre. Pourquoi selon vous ?** Margaux : C'est une vaste question, qui ouvre sur des domaines comme l'écoféminisme, qui s'est intéressé à ces intersections. La réponse que j'aurais tendance à donner c'est que les femmes ont été habituées, socialisées dès l'enfance à prendre soin des autres, parce que nous avons des éducations genrées. C'est-à-dire qu'on valorise ce qu'on appelle le « care » chez les femmes, tandis que la performance et la compétition seront valorisées chez les hommes. Lorsqu'on politise cette tendance, on se rend compte qu'un monde où on fait attention les un.e.s aux autres, c'est mieux. Et cela s'applique alors aussi à la préservation de l'environnement. C'est là que le mouvement queer a un rôle important à mon avis : en contribuant à défaire les oppositions binaires hommes / femmes, il rejoint l'écoféminisme dans la lutte contre tout un tas de hiérarchies sociales et culturelles : féminin/masculin, queer/hétéro, racisé.e/blanc, nature/culture, etc.



« Une lesbienne non monogame peut-elle être une femme sérieuse ? » par Anna Homonyme Publié par [Stéphanie Delon](#) | 3 avril 2018 Dans le numéro de février, [Jeanne vous présentait Anna Homonyme et son roman éroticomique Cul d'Artichaut](#), qui a pour personnage principal, une « lesbienne non monogame ». Dans le numéro de mars, Anna revient dans les pages de *Jeanne* avec une première chronique où il est question de l'histoire de l'humanité, de chattes en chaleur et de vivre pleinement nos vies. Extrait de la chronique publiée publié dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*.

La monogamie, c'est quoi ? Une femme sérieuse se renseigne avant de prendre la parole, ou la plume, ou le clavier, ou le fouet... ou même son pied. Un p'tit coup de Google donc : Monogamie, nom féminin (ça au moins, c'est un bon point !):

1. Régime juridique où un homme ou une femme ne peut avoir plusieurs conjoints en même temps.
2. Zoologie : État des animaux qui forment un couple exclusif, au moins pendant la période du rut.

Donc, c'est pas d'amour, c'est un régime juridique. Attention, nuances ! Et méfiance...

En fait, ça a juste bonne presse par opposition à polygamie, qui historiquement était la norme partout : chez les Vikings, même une fois convertis au christianisme en Normandie, chez les Juifs jusqu'au XI^e siècle, avant l'Islam (qui a juste recommandé de limiter à 4 le nombre d'épouses parce que vraiment, des fois, y avait des abus)...

Bref, les riches et les puissants avaient autant de femmes qu'ils voulaient. À l'époque.

L'avantage était qu'en temps de guerre, les femmes – bien plus nombreuses, vu que les frappes n'étaient pas encore chirurgicales, la chirurgie non plus d'ailleurs – avaient quand même chacune un mari, fut-il le même. Un avantage, vraiment ?

Par contre, en temps de paix, il n'en restait plus assez, de nous, les femmes, pour les pauvres, les moches, les bancals et les invalides de guerre. C'était dégueulasse, on est d'accord.

Donc le passage de la poly-gamie à la mono-gamie (ça vous rappelle pas un jeu, ce sujet ?), c'était un progrès social, peut-être même un progrès proto-féministe, ça se discute. Mais la roue du progrès doit-elle s'arrêter de tourner ? Ce que Google ne nous dit pas de but en blanc, c'est que la gamie, qu'elle soit en mono ou en stéréo, c'est un système d'appropriation d'un être humain par un autre. En

clair, une femme devient la propriété d'un homme car, soyons sérieuses, dans l'autre sens ça ne marche pas, et parce que la polyandrie n'existe plus que dans l'Himalaya, au-delà de 4.000 m d'altitude, et que le mariage entre femmes n'est un droit ouvert qu'à 14% de la population mondiale. La vraie définition, je vous la donne : la monogamie, autant que la polygamie, est un système patriarcal mis en place pour que les maris soient à peu près sûr d'être le père de leurs enfants. C'est une notion opposée à celle d'indépendance, surtout celle des femmes, or si vous êtes une lesbienne abonnée à *Jeanne Magazine*, c'est que vous vous êtes affranchies des pressions religieuses, sociales, familiales... pour vivre votre vie. Pour conclure, accordons-nous donc sur le fait que cette fameuse monogamie n'est pas un truc inventé pour nous, les lesbiennes. Pour n'appartenir à personne, une seule solution : la zérogamie ! Une femme sérieuse reste néanmoins, à son corps défendant, un animal. Aussi nous faut-il aborder le volet zoologique de la définition de la monogamie : État des animaux qui forment un couple exclusif, au moins pendant la période du rut.

La période de rut, c'est quoi ?

Lectrices de *Jeanne Magazine*, ne le niez pas, vous avez des chattes ! Donc vous savez ce que c'est : ces miaulements déchirants, cette façon de vous faire trébucher en se glissant entre vos pieds quand vous vous levez la nuit, ce collage permanent jusque sur le clavier de l'ordinateur, ces positions obscènes... En faisant des recherches pour ne pas écrire tout à fait n'importe quoi dans cet article, je suis tombée sur le site Animaux.toutcomment.com qui nous affirme : « *Si elles sont en contact avec d'autres chattes qui sont en chaleur, celles-ci produisent les phéromones qui peuvent induire les chaleurs chez d'autres chattes* ». Là mon esprit s'est quelque peu égaré : que se passerait-il si on équipait 2 chattes (dont au moins une déjà en chaleur) de mini godes-ceintures... cela pourrait-il être un moyen de faire cesser ces abominables gémissements d'insatisfaction ? Je m'arrête là, je ne voudrais pas que ma première chronique soit la dernière. Pour celles qui ont aussi des chats, lorsqu'ils pissent partout – plus que d'habitude – et qu'ils s'échappent pour revenir estropiés au petit matin, après avoir voulu concurrencer un chat de gouttières, c'est qu'une odeur de femelle en chaleur les a mis en rut. Rutabassage de rigueur. C'est pas rutilant ce qu'ils se font les mâles quand même ! Bref, la période de rut c'est une inhabituelle frénésie sexuelle qui peut s'avérer dangereuse. Chez les humains, vu qu'on baise tout le temps – au moins potentiellement -, la période de rut n'est pas définie biologiquement par des saisons ou des menstruations. Il faut donc la définir sociologiquement : la période de rut c'est quand on passe sa journée au boulot à envoyer des textos plein de petits cœurs, qu'on occupe tous ses temps libres à faire des playlists pleines de 'Je te love you', que plus personne ne nous invite parce qu'on passe notre temps sans pouvoir se décoller de la 2^e chatte et que ça gêne tout le monde dans les soirées, quand on part en vacances ensemble dans un endroit merveilleux qu'on ne voit pas du tout parce qu'on ne sort pas de sa chambre... Bref, une période magique mais dont on sait, à moins d'avoir entre 13 et 18 ans, qu'elle ne va pas durer. Snif ! Et le handicap que nous avons, nous, humaines, sur nos amies les bêtes, c'est qu'une bonne partie de jambes en l'air ne met pas fin à notre état – bien au contraire – et comme c'est une occupation à plein temps, le rut, et qu'on ne peut raisonnablement pas faire que ça dans la vie, la nature a trouvé un autre moyen de nous arrêter : la lassitude. Affreuse lassitude ! (...)[Anna Homonyme](#)



Tour du monde des webséries lesbiennes Publié par [Stéphanie Delon](#) | 1 avril 2018 | Sur Internet, de plus en plus de webséries aident à donner de la visibilité à la communauté LGBT. Dans le numéro de mars, nous vous présentons la première partie de notre tour du monde consacré aux webséries lesbiennes et bisexuelles. Un tour du monde que nous poursuivrons dans le numéro d'avril de *Jeanne Magazine* avec un focus tout particulier sur les productions américaines et canadiennes. Extrait du dossier avec la présentation de **La Théorie du Y** (Belgique) En réponse à l'appel à projets 2016 de la RTBF, la comédienne, autrice et metteuse en scène Caroline Tillet, avait proposé, en association avec la jeune société de production namuroise Roue Libre, une adaptation de sa pièce de théâtre éponyme créée en 2014. La théorie du Y raconte l'histoire d'Anna, une jeune femme de 24 ans, en couple avec Mattéo depuis 5 ans, qui se met à s'interroger sur ses sentiments, ses préférences et ses attirances après avoir croisé la route d'une autre jeune femme, Claire.

Le pitch : Anna et Matteo sont en route pour un repas familial, comme tous les dimanches. Mais dans la tête d'Anna, ça bouillonne, elle ne peut s'empêcher d'imaginer une autre réalité... si éloignée de la

sienne. Aujourd'hui, sans prévenir, tout explose. Une main la frôle, un regard la séduit. Anna découvre un monde qu'elle ne connaît pas. Un monde où se perdre ?

Le pilote a été mis en ligne sur le site de la RTBF le 28 septembre 2016. Ce pilote a remporté le vote du public organisé par la RTBF et a décroché une enveloppe de production pour une saison complète 2 diffusée en avril 2017. La première saison, composée de dix épisodes (11 avec le pilote), est diffusée sur le site de la RTBF et [sa chaîne YouTube](#).



Extranostro, la première websérie Afro Queer francophone

Artiste peintre et réalisatrice Kis Keya, vit en Belgique, où elle tourne actuellement *Extranostro*, la première websérie Afro Queer francophone, qui devrait être mise en ligne d'ici la fin de l'année sur YouTube. Pour *Jeanne Magazine*, la réalisatrice revient sur les enjeux de cette websérie et sur l'importance de visibiliser les personnes LGBTQ+ noires. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de mars. **Comment est née votre idée de créer une websérie Afro Queer ?** Mon travail a toujours été militant, contre toutes les formes de discrimination et pour la visibilité des minorités. Mon objectif est de « normaliser » les minorités dans le champs audio-visuel, en donnant des rôles importants et non stigmatisants. (...) **Créer cette websérie qui offre une visibilité à la communauté LGBT noire est un acte militant, pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?** L'homophobie est malheureusement universelle. Mais elle est quand même plus présente dans les cultures noires (africaine, antillaises, états-uniennes), donc, il y a là une réelle nécessité de visibiliser et à nouveau de « normaliser » les personnes LGBTQ+ noires. **Quels sont les objectifs et les enjeux majeurs de cette websérie ?** Il y a deux enjeux principaux. Premièrement, donner la possibilité aux personnes LGBTQ+ noires de se voir représenter à l'écran, de voir des histoires qui parlent d'elles ici en Europe et aussi en Afrique. Mon rêve est, par exemple, qu'un jeune adolescent retransché, à Ouagadougou ou à Kinshasa, qui ne peut parler à personne et à qui la société environnante lui fait penser qu'il est « malade » ou « anormal », puisse se reconnaître. Et deuxièmement, ce sera peut-être moins fréquent, mais il suffit de quelques modèles et représentations positives pour que ce soit déjà une victoire. Je pense à ces familles qui pourront peut-être commencer à comprendre leur enfant gay ou lesbienne...



ClexaCon, la convention des femmes LGBTQ dans les médias

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 27 mars 2018 | Du 5 au 9 avril à Las Vegas aura lieu la 2e édition de la [ClexaCon](#), convention lesbienne unique en son genre, créée par et pour les fans. Cette convention a vu le jour en 2016, après une année qui a vu mourir un grand nombre de personnages lesbiens dans les séries télévisées. Le nom « Clexa » est tiré directement du couple Clarke/Lexa (*The 100*) dont la mort d'une des amantes a créé une vague de tristesse et de colère de la part des fans. De retour à Las Vegas, l'événement qui célèbre les personnages lesbiens et bis dans les séries, films, livres... rassemblera cette année encore une communauté grandissante de fans avec leurs actrices préférées. On vous présente plus en détail cet événement à travers une rencontre avec les organisatrices dans le prochain numéro de *Jeanne Magazine* !

La liste des invitées fait rêver, avec en particulier : Chyler Leigh (Alex dans *Supergirl*), Sarah Shahi (Carmen dans *The L Word* et Shaw dans *Person Of Interest*), Amy Acker (Root dans *Person Of Interest*), Caity Lotz (Sara Lance dans *Legends of Tomorrow*), Elise Bauman (*Carmilla*), Dominique Provost-Chalkley et Katherine Barrell (Waverly et Nicole dans *Wynonna Earp*), Anna Silk, Zoie Palmer et Rachel Skarsten (Bo, Lauren et Tamsin dans *Lost Girl*), Isabella Gomez (Elena dans *One Day at a Time*), Nafessa Williams (Anissa dans *Black Lightning*), la productrice/scénariste Emily Andras (*Lost Girl* et *Wynonna Earp*)... et bien d'autres encore.

Comptez sur *Jeanne* pour vous faire vivre cet événement de l'intérieur dans les pages d'un prochain numéro... Et bonne nouvelle, la [ClexaCon se déplace à Londres](#) pour une édition exceptionnelle du 2 au 4 novembre 2018 ! Photo : Sarah Shahi et Amy Acker lors de la première édition de la ClexaCon.



Le tour du monde à vélo d'une famille homoparentale

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 22 mars 2018 | Julie et Elise sont en couple depuis 20 ans et ont quatre enfants, âgés de 4 à 11 ans. Depuis quelques mois, la famille est partie pour un tour du monde... à vélo. Une fantastique aventure qu'elles partagent avec les internautes sur leur blog [Un petit tour de roue](#), et avec les lectrices de *Jeanne Magazine* dans l'entretien qui suit. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*.

Pouvez-vous nous parler de vous et de votre famille ? Nous sommes ce que l'on appelle, une famille nombreuse. Julie et moi sommes ensemble depuis 20 ans. Nous avons 4 enfants, Baptiste et Louise qui ont 11 ans, Simon qui a 7 ans et Pierre qui a 4 ans. Julie est médecin et je suis fonctionnaire. Nous avons grandi en banlieue parisienne puis habité à Paris. Finalement, nous avons quitté Paris il y a 6 ans pour vivre à La Réunion.

Il y a quelques mois, vous avez entamé une année de découverte du monde à vélo avec vos quatre enfants. Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet ? C'était il y a déjà longtemps, nous étions arrivés à La Réunion depuis 6 mois. Nous sommes allées manger au restaurant toutes les deux pour l'anniversaire de Julie. Après une bonne bouteille, elle m'a dit qu'elle voulait faire un autre enfant et faire un tour du monde à vélo ! J'ai dit d'accord tout en pensant dans ma tête qu'on avait bien le temps du coup de penser à ce voyage et de changer d'avis. Nous avons toujours aimé voyager, même avec les enfants, voire surtout, avec les enfants. Dès la première année des jumeaux, nous sommes parties en Géorgie et ne nous sommes plus arrêtées. Vivre à La Réunion nous a rapprochés de la nature et du sport, du goût de l'effort physique, alors un voyage à vélo semblait nous correspondre. Nous voulions voyager lentement, avoir le temps de voir passer le paysage, de découvrir les gens au bord de la route, de comprendre comment fonctionne le pays et pas simplement passer de sites touristiques en sites touristiques. Nous voulions vivre dehors, dans la nature, bivouaquer. Planter nos tentes sur l'altiplano infini à 4 000 mètres d'altitude, entouré de sommets enneigés, quel bonheur !! Se réveiller dans un temple au bord du Mékong.

Partir en couple avec 4 enfants en vélo sur les routes d'Amérique du Sud, d'Asie et d'Europe est un projet plutôt audacieux. Comment avez-vous préparé l'itinéraire et le voyage en lui-même ? En ce qui concerne l'itinéraire, nous avons évacué tous les pays, régions qui semblaient dangereuses. Puis nous avons regardé ce qu'avaient fait les autres familles à vélo sur les blogs. Il restait à choisir les pays que nous avons envie de visiter. Nous avons choisi l'Amérique du sud pour les Incas, le Macchu Picchu, l'altiplano, le lac titicaca, le salar de Uyuni. Nous sommes donc allés de Lima à Santiago en vélo en passant par l'altiplano. Puis nous sommes allés en Asie. Nous sommes en train de finir une boucle qui nous aura fait passer le Laos, le Cambodge et la Thaïlande. Pour le retour nous voulions passer par la Géorgie pour la découvrir en vélo et l'idée de traverser la mer Noire en bateau est venue. Nous devrions rentrer par la Roumanie mais tout peut encore être modifié. Pour le reste, il s'agit de choisir son matériel, préparer les fascicules scolaires de chacun, s'occuper des problèmes administratifs et hop, c'est parti !

Ce voyage est un trait d'union entre vos 6 années passées à La Réunion et votre retour en métropole. Comment imaginez-vous ce retour ? Comment vos enfants l'appréhendent-ils ? J'ai du mal à l'imaginer et en même temps je l'imagine trop. J'aimerais profiter du moment présent car il est éphémère et le temps est déjà passé très très vite. Nous rentrons dans une nouvelle ville. Nous avons tout à faire : trouver un logement, inscription scolaire... du coup, je n'arrive pas à m'empêcher d'imaginer ce retour, retourner travailler... Ça me fait parfois envie et d'autres fois je me dis que le voyage aura été trop court. Les enfants, eux, imaginent leur nouvelle chambre, leur nouveaux meubles, leur nouveau collège. Ils seront contents de rentrer mais sont aussi contents de voyager.



Rencontre avec Fleur Daugey pour « Animaux homos, histoire naturelle de l'homosexualité » Publié par [Stéphanie Delon](#) | 29 mars 2018 |

Dans le monde 72 pays condamnent encore l'homosexualité. La raison souvent invoquée pour qualifier l'homosexualité de criminelle est qu'elle serait « contre nature ». Argument avancé dans les discours des religieux fondamentalistes et repris également dans la rue, notamment en France, dans les manifestations contre le mariage pour tous pour refuser aux homosexuels l'égalité des droits. Dans *Animaux homos, histoire naturelle de l'homosexualité*, Fleur Daugey, écrivaine, journaliste scientifique et éthologue de formation, démonte les idées reçues sur la nature et fait le point sur l'homosexualité animale, qui a été observée par les scientifiques chez 1500 espèces et étudiée chez 500 et ce depuis l'Antiquité. Extrait de l'interview publiée dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*.

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots et revenir sur la genèse de votre livre ? Je suis écrivaine et journaliste scientifique. Éthologue de formation, j'écris principalement sur le thème de la nature : le comportement animal et les plantes. Principalement pour la jeunesse mais aussi pour le grand public. Dans mon travail, j'essaie de démonter les idées reçues sur la nature qui sont nombreuses et faussent notre rapport à elle mais aussi à nous-mêmes. A force d'entendre certaines personnes dire que l'homosexualité serait contre nature, j'ai eu envie d'aller voir si c'était vrai. Et je me suis rendu compte qu'il y avait là matière à un livre car non seulement la réponse était « non » mais le sujet méritait d'être creusé.

Au cours de votre livre, vous cassez de nombreuses idées préconçues sur l'homosexualité animale. Vous expliquez notamment que « comme l'hétérosexualité elle représente une source de plaisir indépendante de la reproduction ». Pouvez-vous revenir sur ce constat ? On continue à penser que dans la nature, sexualité = reproduction. Or c'est faux, et de nombreux biologistes commencent à le dire. Le plaisir précède la reproduction, que l'on ait des rapports hétérosexuels ou homosexuels. On observe de nombreux accouplements entre mâle et femelle en dehors des périodes de reproduction, quand ces dernières sont déjà enceintes ou qu'elles ont leurs règles. Tout simplement parce que la sexualité est une source de plaisir pour les animaux, comme pour nous. L'orgasme est notamment bien décrit chez les primates. L'homosexualité existe aussi tout simplement car elle procure du plaisir aux animaux qui la pratiquent.

L'homophobie ne semble pas exister chez les animaux, comment expliquer vous qu'elle soit si présente chez les êtres humains ? En effet, on pourrait dire, pour ironiser, que ce n'est pas l'homosexualité mais plutôt l'homophobie qui est contre nature [Rires]. Comme l'expliquent de nombreuses études de psychologie sociale, l'être humain, de manière générale, se méfie de la différence, des groupes et des comportements minoritaires. La norme rassure. Vous savez, notre espèce se targue toujours d'être supérieure aux autres, la plus intelligente, la plus morale, etc. En réalité, nous sommes une espèce animale parmi les autres, pour laquelle il est très difficile de comprendre la complexité du monde. Pour donner du sens au monde qui nous entoure, nous portons des jugements rapides, « bien ou mal », nous évitons le différent, l'étranger. Il nous faut dépasser ses tendances automatiques pour devenir des êtres humains ouverts, empathiques, tolérants.

Animaux homos de Fleur Daugey (Albin Michel)



Christiane Taubira explique l'homoparentalité aux enfants

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 4 avril 2018 | [Actualités](#) | [0](#) |

Invitée de l'émission *Au Tableau !* diffusée ce dimanche sur C8, l'ancienne ministre de la justice a répondu aux nombreuses questions des écoliers, notamment à celles d'un élève de 10 ans opposé au mariage pour tous et à l'homoparentalité : « *Je ne suis pas d'accord avec le mariage homosexuel, parce que se marier ça veut dire avoir des enfants et peut-être qu'il y a des enfants qui ne sont pas d'accord d'avoir deux papas ou deux mamans* ». Avec le verbe et le bon sens qu'on lui connaît, Christiane Taubira a défendu les familles homoparentales en lui répondant : « *Nous devons nous battre avec les armes de la loi, mais pas seulement avec les armes de la loi. Expliquer. Comme j'explique, tu as raison de poser ta question, tu as raison de dire tes désaccords, parce que ça nous permet de discuter, de comprendre* », avant de poursuivre : « *Je comprends que des gens se disent, « deux hommes qui se marient, moi, j'en veux pas ». Il n'en veut pas, c'est son affaire, on ne lui demande pas de le faire. Mais il n'a aucun droit d'aller entraver la liberté des autres, de vouloir empêcher les droits des autres.* »

Pour rappel, selon les résultats d'un sondage BVA pour l'hebdomadaire *L'Obs* publié le 15 mars dernier, près de six Français sur dix se déclarent favorables à l'ouverture de la procréation médicalement assistée (PMA) pour les couples de femmes homosexuelles. Ces chiffres, qui confirment ceux de l'étude menée par l'Ifop pour *La Croix* au mois de janvier, témoignent d'une transformation profonde des mentalités françaises. Et les autres résultats du sondage, qui révèlent par ailleurs que les Français et les Françaises sont convaincus de la capacité d'un couple homosexuel à élever un enfant dans de bonnes conditions (ils et elles sont 77% à se déclarer « tout à fait d'accord »), sont de bonne augure pour la révision de la loi bioéthique, actuellement débattue à travers la France, à l'occasion des Etats généraux de la bioéthique, lancés le 18 janvier dernier.

Mais, encore faut-il que l'on fasse entendre notre voix, notamment sur le site Internet etatsgenerauxdelabioethique.fr, sur lequel chaque citoyen peut s'exprimer, ainsi que dans les débats, qui dureront jusqu'à l'été, et doivent nourrir la prochaine loi bioéthique, attendue au Parlement à l'automne, en vue de l'adoption d'une nouvelle loi « dans le courant du premier semestre 2019 ». C'est une occasion unique qui nous est offerte pour faire progresser nos droits alors saisissons-la.



« Une lesbienne non monogame peut-elle être une femme sérieuse ? » par Anna Homonyme

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 3 avril 2018 | [Le magazine](#) | [1](#) |

Dans le numéro de février, [Jeanne vous présentait Anna Homonyme et son roman éroticomique *Cul d'Artichaut*](#), qui a pour personnage principal, une « lesbienne non monogame ». Dans le numéro de mars, Anna revient dans les pages de *Jeanne* avec une première chronique où il est question de l'histoire de l'humanité, de chattes en chaleur et de vivre pleinement nos vies. Extrait de la chronique publiée publié dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*.

La monogamie, c'est quoi ?

Une femme sérieuse se renseigne avant de prendre la parole, ou la plume, ou le clavier, ou le fouet... ou même son pied. Un p'tit coup de Google donc : Monogamie, nom féminin (ça au moins, c'est un bon point !) :

1. Régime juridique où un homme ou une femme ne peut avoir plusieurs conjoints en même temps.
 2. Zoologie : État des animaux qui forment un couple exclusif, au moins pendant la période du rut.
- Donc, c'est pas d'amour, c'est un régime juridique. Attention, nuances ! Et méfiance...

En fait, ça a juste bonne presse par opposition à polygamie, qui historiquement était la norme partout : chez les Vikings, même une fois convertis au christianisme en Normandie, chez les Juifs jusqu'au XI^e siècle, avant l'Islam (qui a juste recommandé de limiter à 4 le nombre d'épouses parce que vraiment, des fois, y avait des abus)...

Bref, les riches et les puissants avaient autant de femmes qu'ils voulaient. À l'époque.

L'avantage était qu'en temps de guerre, les femmes – bien plus nombreuses, vu que les frappes n'étaient pas encore chirurgicales, la chirurgie non plus d'ailleurs – avaient quand même chacune un mari, fut-il le même. Un avantage, vraiment ?

Par contre, en temps de paix, il n'en restait plus assez, de nous, les femmes, pour les pauvres, les moches, les bancals et les invalides de guerre. C'était dégueulasse, on est d'accord.

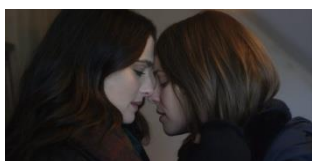
Donc le passage de la poly-gamie à la mono-gamie (ça vous rappelle pas un jeu, ce sujet ?), c'était un progrès social, peut-être même un progrès proto-féministe, ça se discute. Mais la roue du progrès doit-elle s'arrêter de tourner ? Ce que Google ne nous dit pas de but en blanc, c'est que la gamie, qu'elle soit en mono ou en stéréo, c'est un système d'appropriation d'un être humain par un autre. En clair, une femme devient la propriété d'un homme car, soyons sérieuses, dans l'autre sens ça ne marche pas, et parce que la polyandrie n'existe plus que dans l'Himalaya, au-delà de 4.000 m d'altitude, et que le mariage entre femmes n'est un droit ouvert qu'à 14% de la population mondiale. La vraie définition, je vous la donne : la monogamie, autant que la polygamie, est un système patriarcal mis en place pour que les maris soient à peu près sûr d'être le père de leurs enfants. C'est une notion opposée à celle d'indépendance, surtout celle des femmes, or si vous êtes une lesbienne abonnée à *Jeanne Magazine*, c'est que vous vous êtes affranchies des pressions religieuses, sociales, familiales... pour vivre votre vie. Pour conclure, accordons-nous donc sur le fait que cette fameuse monogamie n'est pas un truc inventé pour nous, les lesbiennes. Pour n'appartenir à personne, une seule solution : la zérogamie ! Une femme sérieuse reste néanmoins, à son corps défendant, un animal. Aussi nous faut-il aborder le volet zoologique de la définition de la monogamie : État des animaux qui forment un couple exclusif, au moins pendant la période du rut.

La période de rut, c'est quoi ?

Lectrices de *Jeanne Magazine*, ne le niez pas, vous avez des chattes ! Donc vous savez ce que c'est : ces miaulements déchirants, cette façon de vous faire trébucher en se glissant entre vos pieds quand vous vous levez la nuit, ce collage permanent jusque sur le clavier de l'ordinateur, ces positions obscènes... En faisant des recherches pour ne pas écrire tout à fait n'importe quoi dans cet article, je suis tombée sur le site Animaux.toutcomment.com qui nous affirme : « *Si elles sont en contact avec d'autres chattes qui sont en chaleur, celles-ci produisent les phéromones qui peuvent induire les chaleurs chez d'autres chattes* ». Là mon esprit s'est quelque peu égaré : que se passerait-il si on équipait 2 chattes (dont au moins une déjà en chaleur) de mini godes-ceintures... cela pourrait-il être un moyen de faire cesser ces abominables gémississements d'insatisfaction ? Je m'arrête là, je ne voudrais pas que ma première chronique soit la dernière. Pour celles qui ont aussi des chats, lorsqu'ils pissent partout – plus que d'habitude – et qu'ils s'échappent pour revenir estropiés au petit matin, après avoir voulu concurrencer un chat de gouttières, c'est qu'une odeur de femelle en chaleur les a mis en rut. Rutabassage de rigueur. C'est pas rutilant ce qu'ils se font les mâles quand même ! Bref, la période de rut c'est une inhabituelle frénésie sexuelle qui peut s'avérer dangereuse. Chez les humains, vu qu'on baise tout le temps – au moins potentiellement -, la période de rut n'est pas définie biologiquement par des saisons ou des menstruations.

Il faut donc la définir sociologiquement : la période de rut c'est quand on passe sa journée au boulot à envoyer des textos plein de petits cœurs, qu'on occupe tous ses temps libres à faire des playlists pleines de 'Je te love you', que plus personne ne nous invite parce qu'on passe notre temps sans pouvoir se décoller de la 2^e chatte et que ça gêne tout le monde dans les soirées, quand on part en vacances ensemble dans un endroit merveilleux qu'on ne voit pas du tout parce qu'on ne sort pas de sa chambre... Bref, une période magique mais dont on sait, à moins d'avoir entre 13 et 18 ans, qu'elle ne va pas durer. Snif ! Et le handicap que nous avons, nous, humaines, sur nos amies les bêtes, c'est qu'une bonne partie de jambes en l'air ne met pas fin à notre état – bien au contraire – et comme c'est une occupation à plein temps, le rut, et qu'on ne peut raisonnablement pas faire que ça dans la vie, la nature a trouvé un autre moyen de nous arrêter : la lassitude. Affreuse lassitude ! (...)

[Anna Homonyme](#)



Désobéissance avec Rachel McAdams et Rachel Weisz sort aujourd'hui au cinéma

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 13 juin 2018 | [Culture](#) | [0](#) |

Un casting qui donne envie (Rachel McAdams et Rachel Weisz), une adaptation d'un roman réussi de Naomi Alderman et un réalisateur primé aux Oscars avec *Une femme fantastique* (Sebastián Lelio), *Désobéissance* était l'un des films les plus attendus de l'année. Présenté au Festival international du film de Toronto en septembre dernier, le film sort enfin aujourd'hui dans les salles françaises et on vous dit tout le bien qu'on en pense dans numéro de juin de *Jeanne Magazine* disponible la semaine prochaine.

Le pitch : Photographe à Manhattan, Ronit Khruska (Rachel Weisz) a pris ses distances avec la communauté juive orthodoxe londonienne. Quand elle apprend la mort de son père, rabbin, elle décide de rentrer chez elle pour assister aux obsèques et affronte l'hostilité des membres de sa communauté à l'exception de son ami d'enfance Dovid, qui semble heureux de la revoir. Elle retrouve aussi Esti (Rachel McAdams), dont elle était autrefois secrètement amoureuse, qui est devenue l'épouse de Dovid. Les retrouvailles entre les deux femmes font renaître une passion qui ne s'est jamais vraiment éteinte... Découvrez la bande-annonce ci-dessous.

Un film de Sebastián Lelio au cinéma le 13 juin



Genre et ville : Donner à l'égalité droit de cité

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 6 juin 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

L'association Genre et ville agit avec des collectivités territoriales pour combattre les discriminations, notamment de genre, dans l'espace urbain. Par Mathilde Bouquerel. Extrait de l'article publié dans le numéro de mai de *Jeanne Magazine*.

Des triangles faits de blocs de pierre, portant les noms de personnalité comme Maria-Magdalena ou Simone de Beauvoir. Le 1er juillet dernier, vous êtes peut-être passé.e.s devant cette étrange installation sur la place du Panthéon à Paris. Son objectif ? Incrire face à un monument dédié aux « grands hommes » français, les noms de « grandes femmes », trop rares au Panthéon (4 seulement, pour 76 de leurs homologues masculins). Le projet fait partie des « MonumentaLEs », l'un des grands chantiers menés par l'association Genre et ville. A l'origine de sa création, en 2012, il y a deux amies et militantes du groupe d'action féministe La Barbe : Pascale Lapalud et Chris Blache. « *On avait envie de transformer notre engagement en actions concrètes* », raconte cette dernière. L'une est urbaniste, l'autre anthropologue urbaine. C'est donc tout naturellement qu'elles orientent leur action vers l'aménagement du territoire et plus précisément la ville.

De l'analyse à l'action locale

Pour cela, elles fondent une structure que Chris Blache définit comme think tank (groupe de pensée, d'analyse) et do tank (groupe menant des actions) : « *Dans un premier temps, nous étions plutôt orientées sociologie pour comprendre les enjeux. Puis nous sommes passées à une phase plutôt urbaine, en agissant avec les collectivités territoriales... Même si nous continuons bien sûr à faire de la recherche, parce que nous voulons continuellement innover.* » Pour l'Agence nationale de rénovation urbaine (ANRU), l'association a par exemple produit le programme PaSaGÉS (Programme

d'Actions Sensibles au Genre et Espaces) dans plusieurs villes dont Villiers-le-Bel. L'idée est de comprendre où se situent les inégalités dans l'espace urbain (école, terrains de sports, cafés, centres culturels, etc.) et comment y remédier. « *Nous avons produit un cahier des charges, une sorte de mode d'emploi pour rendre la ville égalitaire, qui fait référence au niveau national. Avoir une institution comme l'ANRU derrière nous, c'est un formidable levier pour faire changer les choses* », explique Chris Blache. Dans sa partie think tank comme do tank, Genre et ville a un leitmotiv : la transversalité. Dans son analyse des inégalités territoriales tout d'abord. L'association veut en effet prendre en compte toutes les discriminations dans l'espace urbain : en raison du genre mais aussi de la couleur de peau, de l'orientation sexuelle, de la classe sociale, du handicap, etc. Chris Blache développe : « *Pour forcer un peu le trait, on peut être à la fois une femme, lesbienne, noire, âgée et vivant dans un quartier défavorisé. Il y a donc un mille-feuille de discriminations qu'il faut traiter simultanément si l'on veut être efficace.* » Transversalité également dans le mode d'action, puisque Genre et ville agit à la fois sur l'aménagement du territoire avec les collectivités territoriales et auprès des habitant.e.s en organisant des ateliers créatifs, des marches exploratoires, des rencontres, etc. Ce mélange de disciplines est au fondement de la création de l'association. « *Nous voulions appuyer notre démarche sur trois piliers : urbanisme, ethnologie-sociologie et art* », affirme la cofondatrice, « *La présence d'artistes nous permet de ne pas seulement se demander ce qui ne va pas dans tel ou tel quartier (les sempiternels problèmes de saleté, de poubelles, de rats) mais aussi de relever positivement comment on s'y sent, ce qu'on y voit, ce qu'on y touche, ... C'est le cas de nos marches sensibles par exemple.* »

(...)

www.genre-et-ville.org



Les Goudous : c'est parti pour la saison 3 !

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 25 mai 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

« *Au départ nous étions surtout deux comédiennes qui avaient très envie de jouer, de rire et de dénoncer artistiquement et de façon humoristique les injustices liées à la communauté lesbienne* ».

Mission réussie pour Charlotte et Diane, deux jeunes comédiennes, qui ont lancé en 2016 *Les Goudous*, une websérie disponible sur YouTube. Après une campagne de financement participatif, *Les Goudous* sont de retour aujourd'hui avec la 3^e saison. Extrait de l'interview publié dans le numéro de mai de *Jeanne Magazine*.

Le 25 mai la saison 3 des *Goudous* sera disponible sur YouTube. Pensiez-vous sortir une 3^e saison lorsque le projet de websérie a pris vie en 2015 ? Quand Cha a eu l'idée des *Goudous* en 2015, nous avons réfléchi à plein de thèmes, plein de situations dont nous aimerions parler. Diane s'est même re-regardé toutes les saisons de *The L Word* pour être sûre de ne rien oublier (trop dur) [Rires]. En mélangeant nos anecdotes et celles de notre entourage, qu'elles soient drôles, touchantes, énervantes parce que homophobes, insultantes ou simplement trop fréquentes, nous avons des centaines d'idées... Mais il fallait trouver des thèmes communs pour « ranger » tout ça. Alors oui, nous pensions déjà à l'époque aller jusqu'à la saison 3 [Rires].

Que peut-on attendre de cette 3^e saison ? Comment diriez-vous que la série et ses personnages ont évolué au fil des ans ? Avec cette série nous avons beaucoup, beaucoup appris [Rires]. Quand nous nous sommes décidées à nous lancer avec *Les Goudous* nous ne connaissions que très peu de choses à la création d'une websérie. Nous ne savions pas comment nous organiser pour : écrire des histoires (qui tiennent la route), chercher des comédiens, des lieux, trouver une équipe de tournage motivée, réaliser, mettre en scène, monter et communiquer (même entre nous [Rires])... Diane avait déjà eu des expériences en tant qu'assistante réalisatrice et Cha en tant qu'écrivaine, mais au départ nous étions surtout deux comédiennes qui avaient très envie de jouer, de rire et de dénoncer artistiquement et de façon humoristique les injustices liées à la

communauté lesbienne. Du coup pour la saison 1 on découvrait, on tâtonnait, on était dans l'excitation de la création, on était un peu folles, on voulait s'amuser et aller vite... mais pour la saison 3 on a décidé de prendre le temps. Prendre le temps d'écrire, d'agrandir notre équipe de tournage pour nous permettre de nous concentrer sur l'histoire, les personnages et la mise en scène. D'ailleurs nous avons fait de super rencontres, l'équipe était géniale, et a produit un travail au top ! Pour ce qui est du scénario, nous voulions que nos personnages existent vraiment, s'affirment et puissent évoluer dans le temps, au fil des épisodes. Sachant que chaque épisode abordera un thème bien précis : comment nous sommes perçues aux yeux des autres quand nous sommes plutôt masculines ou plutôt féminines, ou quand on assume ou non son homosexualité ou encore lorsque l'on est activiste ou non. Nous voulions attaquer ces sujets, toujours de manière humoristique mais avec un peu plus de profondeur. Surtout sur l'épisode qui parlera du militantisme. Nous pensons – espérons – sincèrement que cette saison sera bien meilleure que les précédentes.

Lorsque nous vous avons rencontrées en 2016, vous nous expliquiez vouloir lutter de manière humoristique contre les stéréotypes avec *Les Goudous*. Cet objectif est-il atteint ? Nous avons envie de répondre oui et non. Non car environ 80% des personnes qui regardent nos vidéos sont lesbiennes. Nous n'avons donc pas réussi à toucher un public extérieur. Nous voulions faire évoluer les pensées au delà du milieu LGBT (surtout L). Oui, parce qu'à l'intérieur de cette communauté, beaucoup de lesbiennes souffrent encore d'homophobie. Certaines internautes nous ont écrit en nous disant qu'elles avaient montré la websérie à leurs parents/frère-soeur/ami.e.s. Et c'est incroyable les retours qu'elles ont eus ! Une nous a dit, que son beau-père nous trouvait drôles et qu'il comprenait maintenant un peu plus ce que vivait sa belle-fille. D'autres se sont même réconciliées avec certaines personnes de leur entourage. Et d'autres ont tout simplement mieux vécu leur quotidien.



En couple mixte, elles témoignent

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 29 mai 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

Suite à notre appel à témoins diffusé sur Facebook, Julianne et Charlotte, Sara et Marine, Céline et Florianne, Julie et Regiany, Emilia et Adélaïde, cinq couples mixtes ont accepté de partager leur expérience dans ce numéro de *Jeanne Magazine*. Qu'elles soient d'origines, de couleurs de peau ou de confessions différentes, ces femmes partagent avec nous leur rencontre, leurs parcours de vie, et témoignent de la richesse apportée par la mixité au sein de leur couple. Extrait du témoignage d'Emilia et Adélaïde publié dans le numéro de mai de *Jeanne Magazine*.

« *Mixité ?! Mixité ?! Qui souhaite parler de mixité ?! Nous !* » Lorsque qu'Emilia, qui est d'origine franco-tunisienne et Adélaïde, qui est elle d'origine martiniquaise, camerounaise et gabonaise, ont pris connaissance de l'appel à témoins de *Jeanne Magazine*, les deux jeunes femmes ont été aussitôt interpellées par le sujet et ont souhaité partager avec nous leur histoire.

Pouvez-vous vous présenter et nous parler de votre rencontre ?

Emilia : Adélaïde est une personne charismatique, elle dégage des énergies positives et elle est aussi beaucoup dans sa bulle, ce qui la rend charmante à souhait. Elle est curieuse, très curieuse même. Toujours prête à faire une vanne, elle possède un humour au millième degré. Elle est aussi taquine, et ce n'est pas la dernière à faire la pitre. C'est une femme passionnée de musique et de danse, je suis totalement fan d'elle. Adel, est une personne de confiance, elle est droite et respectueuse des autres. Son défaut est peut-être d'être un peu trop empathique.

Adélaïde : Emilia est une jeune femme bourrée de charme... elle est très solaire, très souriante, chaleureuse et très tactile, comme souvent les femmes maghrébines... J'ai flashé sur elle au moment où je l'ai vue avec son allure de jolie bohème à l'époque (très cliché et très cucu de dire ça je l'avoue, mais c'est la vérité !). Nous nous sommes rencontrées en 2011, sur le parvis de l'opéra de Lyon, là où se retrouvent, depuis des années, les danseurs street. Emilia passait devant l'opéra, et moi je dansais sur le parvis avec une copine commune à l'époque qui nous a présentées. (...)

Comment avez-vous, l'une et l'autre, appréhendé vos différentes cultures lorsque votre couple a pris vie ?

Emilia : Sans aucun souci car nous ne sommes pas pratiquantes et nous sommes assez ouvertes d'esprit.

Adélaïde : En fait, nous avons deux personnalités différentes et complémentaires à la fois (heureusement et c'est ce qui nous a sauvées d'ailleurs !). La mixité n'a jamais été un problème, elle fut même la pierre angulaire dans la construction de notre relation ! Nous sommes toutes les deux métisses donc nous avons grandi avec un certain recul sur nos cultures et nous portons de façon générale le même regard critique sur nos cultures avec les côtés positifs et les aspects négatifs. Cela a façonné grandement notre complicité car nous en rigolons ensemble et cela nous a toujours confortées dans le fait que nous regardions la vie dans la même direction. La mixité est à mes yeux, un réel élément cohésif de notre couple. Nous avons les mêmes valeurs sur la famille par exemple. Jusqu'à présent, cela n'a pas été source de conflits... et puis la religion ne fait pas partie de notre quotidien ce qui allège certainement les difficultés potentielles...

La différence est souvent source de richesses. Qu'est-ce que la culture de l'autre apporte dans votre couple ?

Emilia et Adélaïde : Forcément, cela apporte plus de richesses, une ouverture d'esprit car nous apprenons à l'une et à l'autre les codes, les valeurs et les mœurs de nos cultures. La mixité dans notre couple est une vraie force et nous en sommes très fières. (...)

En quoi diriez-vous que votre couple est différent d'un couple non mixte ?

Emilia et Adélaïde : Il y a forcément plus de richesses et cela engendre une certaine ligne de conduite à être plus tolérante l'une envers l'autre. Nous avons l'impression que lorsqu'on observe notre entourage, nous acceptons plus facilement les différences des autres, sans prétention aucune, bien évidemment [Rires].

Comment envisagez-vous l'éducation de vos enfants ?

Emilia : Pour ce qui est de l'éducation de notre futur enfant, je ne me pose pas trop de questions, je suis assez sereine à ce sujet, il apprendra que le respect d'autrui n'a ni couleur ni religion. La tolérance sera le mot d'ordre, pour le reste on verra sur le tas !

Adélaïde : Nous souhaitons fonder une famille d'ailleurs avec ce melting-pot de cultures. Par exemple, Si nous avons un garçon nous souhaitons qu'il soit circoncis pour des questions d'hygiène avant tout mais aussi parce que cela fait partie de la culture musulmane d'Emilia. Nous sommes très attachées à ce que nos enfants sachent d'où ils viennent avec les codes et les valeurs que cela comporte. En ce moment, nous nous amusons à réfléchir aux prénoms que nous pourrions donner à nos enfants et cela nous a paru à toutes les deux évident que nos enfants porteraient chacun un prénom reflétant nos origines. Beaucoup pensent que c'est un handicap de ne pas donner un prénom à consonance française et je suis assez d'accord ! Mais en même temps les appeler Antoine ou Camille nous semblerait guère idoine... nous aurions l'impression d'être dans le rejet dans nos cultures ! De toute façon, notre enfant aura deux mamans, à moitié Arabe et Noire de surcroît, donc nous ne sommes plus à un handicap près ! [Rires] La mixité dans notre couple est une vraie force et nous en sommes très fières.

(...)

Retrouvez les témoignages en intégralité dans le numéro de mai de *Jeanne Magazine*. **N'oubliez pas qu'en vous abonnant à [Jeanne](#), vous permettez à votre magazine 100% lesbien de continuer à vous proposer plus que 80 pages de contenu exclusif chaque mois !**



Le numéro d'août de *Jeanne Magazine* est disponible ! Des rencontres passionnantes, de l'actu, de précieux témoignages, de la culture 100% lesbienne et toutes les infos sur le Eressos Women Festival, où 900 femmes venues du monde entier célèbreront Sappho sur l'île de Lesbos en septembre sont au sommaire de ce deuxième numéro de l'été. Un grand merci à toutes celles d'entre vous déjà abonnées et à toutes celles qui vont nous rejoindre ! Bonne lecture à toutes !

Au sommaire du numéro 55 de *Jeanne Magazine*

Témoignages – Le wwoofing une aventure humaine, solidaire et engagée Expérience unique pour celles qui souhaitent passer un séjour en pleine nature basé sur la confiance et la générosité où le partage et la convivialité sont placés au cœur du projet, le wwoofing repose sur la mise en relation d'un hôte travaillant dans une ferme, et d'une wwoofeuse qui offre sa main d'œuvre en contrepartie de la découverte d'un métier, du gîte et du couvert. Nathalie, Karine, Anne, Laura et Camrin, partagent avec nous leur expérience de wwoofeuses, et David Marie nous présente l'association WWOOF France qui a pour objectif de promouvoir l'agriculture biologique à travers des séjours immersifs dans des fermes biologiques.

Culture – *Nanette*, le stand-up d'Hannah Gadsby à voir absolument Il suffit à Hannah Gadsby d'une heure et quelques petites minutes seulement pour réinventer à elle seule l'art du stand-up. Avec *Nanette*, disponible sur Netflix depuis le 20 juin dernier, son but n'est pas de nous faire rire aux éclats. Elle veut raconter son histoire, cette histoire que trop de personnes n'ont pas voulu entendre jusque-là, et ne plus se cacher derrière un humour qui l'emprisonne plus qu'il ne lui permet de s'épanouir.

Emily Lady, rencontre avec une artiste talentueuse, généreuse et passionnée Emily Lady est une artiste complète. A la fois, auteure, compositrice et DJ, elle pratique également la musicothérapie auprès des personnes âgées et atteintes de la maladie d'Alzheimer. Enfant, la musique faisait partie de son quotidien, aujourd'hui les mots et les sons lui permettent de faire passer des messages et d'aider les personnes qui en ont besoin. Emily Lady a ainsi abordé à plusieurs reprises le thème du coming out dans ses chansons.

Interview Politique – Nicole Bacharan pour la situation des personnes LGBTI aux Etats-Unis Pendant la campagne de 2016, le candidat républicain conservateur Donald Trump avait eu une attitude paradoxale vis-à-vis de la communauté LGBTI assurant vouloir la défendre. Qu'en est-il aujourd'hui, deux ans après sa victoire ? Nicole Bacharan répond à nos questions.

Collectif 52 : Parce que nous sommes puissantes « *Les femmes représentent 52 % de la population française. 52 %, c'est une majorité. Si nous avons cette puissance, pourquoi rester minoritaires dans la vie politique et économique ?* » Trois phrases, un chiffre, et un constat simple, percutant. Voilà le début du manifeste de 52, jeune collectif féministe né il y a environ un an et demi, en janvier 2017. Avec ses campagnes d'affichage, ses ateliers et son réseau d'entraide, le collectif 52 veut montrer que les femmes sont puissantes et leur donner les outils pour le devenir

Festival lesbien – Rencontre avec Liz Turnell pour le festival Eressos Women Festival sur l'île de Lesbos Et si vous partiez sur les terres de la poétesse grecque Sappho sur l'île

de Lesbos pour deux semaines de festivités, d'excursions, d'ateliers et de rencontres au Eressos Women Festival du 8 au 22 septembre ? Vous y retrouveriez plus de 900 femmes venues du monde entier prêtes à célébrer la lesbienne la plus connue de tous les temps.



Découvrez la bande-annonce de *Lizzie* avec Kristen Stewart et Chloë Sevigny

Présenté en janvier dernier au festival de Sundance, *Lizzie*, réalisé par Craig William Macneill, revient l'histoire de Lizzie Borden, accusée, puis acquittée, pour le double meurtre de son père et de sa belle-mère en 1892. Ce fut la première affaire à attirer l'attention massive des médias, qui a été qualifiée de « procès du siècle », et a depuis fait l'objet de nombreuses adaptations littéraires, théâtrales et cinématographiques, notamment avec le téléfilm *La légende de Lizzie Borden* sorti en 1975 ou encore avec *Lizzie Borden took an Ax*, sorti en 2014. Lire l'article [ici](#). Publié par [Stéphanie Delon](#) | 4 août 2018 | [Culture](#) | [0](#) |

Présenté en janvier dernier au festival de Sundance, *Lizzie*, réalisé par Craig William Macneill, revient l'histoire de Lizzie Borden, accusée, puis acquittée, pour le double meurtre de son père et de sa belle-mère en 1892. Ce fut la première affaire à attirer l'attention massive des médias, qui a été qualifiée de « procès du siècle », et a depuis fait l'objet de nombreuses adaptations littéraires, théâtrales et cinématographiques, notamment avec le téléfilm *La légende de Lizzie Borden* sorti en 1975 ou encore avec *Lizzie Borden took an Ax*, sorti en 2014. Le pitch : En 1892 à Fall River (Massachusetts), Lizzie Borden (Chloë Sevigny), 32 ans, avait été accusée du meurtre à la hache de son père et de sa belle-mère, avant d'être acquittée un an plus tard, grâce au témoignage de Bridget Sullivan (Kristen Stewart), la bonne, présente lors des faits. Et selon la rumeur, les deux amantes auraient perpétré ce double meurtre ensemble, après que le père ait découvert leur liaison, dans un but financier. Le film, qui sortira le 14 septembre prochain aux Etats-Unis, est attendu cet automne en France.



Ruby Rose incarnera Batwoman ! « *C'est quelque chose que j'aurais adoré voir à la télévision lorsque j'étais une jeune LGBT qui ne se sentait jamais représentée à la télé, et que je me sentais seule et différente* » C'est officiel, Ruby Rose incarnera Kate Kane alias Batwoman ! Lire l'article [ici](#). Publié par [Stéphanie Delon](#) | 8 août 2018 | [Culture](#) | [0](#) | C'est officiel, Ruby Rose incarnera Kate Kane alias Batwoman ! La super-héroïne lesbienne sera introduite dans le crossover annuel des séries super-héroïques de la chaîne câblée CW (*Arrow*, *The Flash*, *Supergirl*) avant d'avoir probablement sa propre série en 2019. L'actrice australienne ouvertement lesbienne, révélée par la série *Orange is the New Black*, a déclaré sur les réseaux sociaux : « *C'est quelque chose que j'aurais adoré voir à la télévision lorsque j'étais une jeune LGBT qui ne se sentait jamais représentée à la télé, et que je me sentais seule et différente* ». Le pitch de Batwoman : « *Armée d'une passion pour la justice sociale et d'un talent pour dire tout haut ce qu'elle pense, Kate Kane s'élève dans les rues de Gotham en tant que Batwoman, une lesbienne et une combattante de rue hautement entraînée, pour étouffer la résurgence de la criminalité dans cette ville défailante. Mais ne l'appellez pas encore une héroïne. Dans une ville désespérément à la recherche d'un sauveur, Kate doit surmonter ses propres démons avant d'embrasser l'appel*

et devenir un symbole d'espoir pour Gotham. »

JUILLET 2018



Au sommaire du numéro 54 de *Jeanne Magazine*

Témoignages – On the road again ! Voyager à bord d'un van aménagé

Les mois d'été, propices aux envies d'ailleurs, au dépaysement et aux moments de partages avec les proches, sont enfin arrivés ! Suite à notre appel à témoins lancé sur Facebook, nos lectrices baroudeuses et habituées des routes françaises, européennes voire mondiales, partagent avec nous leur expérience à bord d'un van aménagé. Liberté, simplicité et amour de la nature... découvrez les valeurs de ces vanlifeuses !

Culture – KTM Editions fête ses 20 ans ! "L'idée de créer KTM éditions est née en Australie, en 1993. On trouvait là-bas des romans lesbiens dans toutes les librairies, même dans les villes les plus perdues. Il n'existait rien de tel en France. Je me suis dit que ce serait bien d'avoir ça chez nous, mais personne n'écrivait ce genre d'histoire."

Pour *Jeanne Magazine*, Isabelle le Coz revient sur la création de sa maison d'édition qui fête ses 20 ans cette année et sur l'évolution de la littérature lesbienne.

LuD dessine l'amour en BD dans *Made in Love* LuD aime croquer en BD les travers, les quiproquos et, parfois, le burlesque de la vie sexuelle des couples de femmes, mais toujours avec humour et dérision. Aujourd'hui, l'auteure nous présente *Made in Love*, son projet de BD version papier actuellement en cours de financement participatif.

Cinéma – *Come as You Are*, un film nécessaire et bouleversant Cameron est une adolescente comme les autres qui expérimente ses premiers émois amoureux. Mais puisque les sentiments qu'elle éprouve sont dirigés vers sa meilleure amie Coley, elle est envoyée par sa tante dans un centre de conversion pour être « guérie » de son homosexualité. Cameron fait alors la rencontre d'autres jeunes qui n'ont pas eu le choix de se retrouver à God's Promise et tente avec eux de vivre comme elle l'entend. Adaptation du livre *The Miseducation of Cameron Post* d'Emily Danforth, *Come as You Are* est sorti dans nos salles le 18 juillet, et aura sans aucun doute besoin de votre soutien pour se faire la place qu'il mérite dans le paysage des sorties estivales...

Websérie – *Polichinelles*, la première websérie sur l'homoparentalité En 2015, nous vous parlions du court-métrage *Toi et/ou moi* qui abordait le thème de l'homoparentalité dans le cadre du Mobile Film Festival. Trois ans plus tard, le projet a changé de nom, devenu *Polichinelles*, et de format, il s'agit aujourd'hui d'une websérie, mais a conservé son thème et ses actrices principales. Première websérie sur l'homoparentalité, *Jeanne* a voulu en savoir plus sur le développement de ce projet que l'on attend avec impatience. Rencontre avec Sandra Parra et Armand Robin, à l'origine de *Polichinelles*.

Dating – Her, l'application de rencontres pour femmes débarque en France ! Après plus de 4 ans d'existence à travers le monde, HER, l'application de rencontres pour femmes débarque en France. Alors qu'elle vivait à Londres, Robyn Exton, sa fondatrice, a appris à coder en cours du soir, puis elle a mis toutes ses économies de côté et après un coup de pouce inattendu, puisqu'elle a gagné un peu de plus de 5000 € à la loterie anglaise, a filé à San Francisco pour y réaliser son rêve. Rencontre.

Sport – Rencontre avec Pauline Selleslagh, triathlète sur distance Ironman 70.3
Pauline Selleslagh a 28 ans et vit à Bruxelles. Elle est professeure d'éducation physique dans un collège depuis 6 ans et pratique à un haut niveau le triathlon. Qualifiée pour les Championnats du Monde Ironman 70.3 qui auront lieu en Afrique du Sud en septembre prochain, Pauline nous explique ce que ce sport signifie pour elle et pour sa compagne, également férue de la discipline.

Festivals lesbiens Si vous souhaitez profiter de vos vacances pour participer à un festival lesbien, alors c'est aux Etats-Unis qu'il faudra vous rendre en août. Et plus particulièrement dans l'Oregon à Portland où vous pourrez vous ressourcer en vous rendant au mythique rassemblement « Women in the woods » institution lesbienne depuis plus de 30 ans ou encore à « OreGaia », plus récent, mais tout aussi centré sur le bien-être et la nature.



LuD dessine l'amour en BD dans *Made in Love*

"Plus nous seront visibles et plus il sera difficile de nous rendre invisibles"

LuD aime croquer en BD les travers, les quiproquos et parfois, le burlesque de la vie sexuelle des couples de femmes, mais toujours avec humour et dérision. Aujourd'hui, l'autrice nous présente *Made in Love*, son projet de BD version papier. Lire un extrait de la rencontre [ici](#).

Publié par [Stéphanie Delon](#) | 24 juillet 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

LuD aime croquer en BD les travers, les quiproquos et parfois, le burlesque de la vie sexuelle des couples de femmes, mais toujours avec humour et dérision. Aujourd'hui, l'autrice nous présente *Made in Love*, son projet de BD version papier actuellement en cours de financement participatif. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de juillet de *Jeanne Magazine*.

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ? Je suis une femme que l'on peut définir de cis, blanche, lesbienne, maman, fille d'une mère géniale, végétarienne, engagée politiquement pour combattre toutes les discriminations, écologiste convaincue, adepte de bienveillance, fan de bande dessinée, et de science fiction depuis très longtemps. Mes illustrations sont engagées même si elles sont parfois légères, burlesques, car je suis convaincue que l'on peut faire changer les choses, chacune, à nos petits niveaux.

Comment et quand avez-vous débuté vos premières planches de BD ? J'ai commencé à faire des bandes dessinées quand j'avais sept ans. J'ai d'ailleurs même

créé un petit magazine (non, je ne concurrençais pas *Jeanne* ! dont l'unique abonnée était ma petite soeur. Dans ce magazine il y avait les chroniques de Zout, ma peluche préférée et son ennemi de toujours, Wrout... Ils vivaient des aventures épiques, tartignoles, à base de vie quotidienne d'enfants de sept et six ans. Passionnant ! J'ai débuté la BD quand j'ai découvert Dimentim le petit franc, dans *Pif gadget* ; je trouvais ça vraiment très drôle mais je pensais qu'il n'était pas juste que tous les auteurs de ces aventures qui me faisaient rire et découvrir le monde ne soient que des hommes. C'était la fin des années 80, soufflait un vent de révolte et d'émancipation féminine que je comprendrais plus tard, en lisant Brétecher, qui deviendra mon idole. (...)

Comment est née l'histoire de *Made in Love* ? Je dessinais régulièrement des planches qui contenaient des scènes d'amour, véritables captures de quotidien, et je me suis dit qu'il serait dommage de ne pas poursuivre l'exercice, compiler celui-ci dans une sorte de chronique qui donnerait à rêver, avec des choses réalistes mais jolies ; de l'amour au pluriel, sans censure, sans intervention oppressive, de manière inclusive, des vrais corps, des vrais nous. Cela manquait dans la BD et j'ai eu envie de lire ça, avant même de le partager.

Quels étaient vos objectifs quand vous avez construit et réfléchi les histoires de vos héroïnes ? D'agir pour la visibilité, et mieux encore, une visibilité positive, féministe, émancipée, sans tabou, inclusive, qui porterait, évidemment, des revendications qui sont les nôtres, qui agissent pour l'égalité, pour demain. Ce ne sont pas que des belles planches un peu excitantes, même si c'est excitant de voir de jolies planches, il y a plusieurs sens de lecture ; et un objectif qui n'est pas de juste montrer l'amour, de l'humour, bien que montrer l'amour c'est une belle manière de faire taire ceux et celles qui critiquent nos relations. C'est pour ça que j'adore cette petite citation de Bernard Werber : « *l'amour comme épée, l'humour pour bouclier* ».

Dans vos planches, vous abordez avec humour et dérision le quotidien des couples de femmes. Pensez-vous que la littérature LGBT peut faire évoluer les mentalités ? J'en suis totalement convaincue car il en faut des livres pour combattre de la violence, la méconnaissance, la haine discriminatoire. L'époque est à l'éducation. Ces mots ne sont pas de moi mais j'aurais pu les écrire cent fois, dans bien des contextes : « *On ne combat jamais mieux qu'en ouvrant des livres.* » Damien Saez – *L'oiseau Liberté* (j'adore cet artiste, petite parenthèse). Beaucoup on œuvré dans ce sens, je pense à Ralf König, à Claire Brétecher, Alison Bechdel, évidemment Julie Maroh, Pénélope Bagieu et tant, tant d'autres. (...)

Quels messages souhaitez vous faire passer à travers vos histoires ? Que la vie n'est pas binaire, que les relations n'ont pas un seul reflet dans la glace, que deux corps qui s'aiment c'est beau quelles que soient nos éducations, nos valeurs, et que nous portons en nous les valeurs de respect et de bienveillance dont aura besoin le monde de demain ; qu'il faut œuvrer pour la visibilité parce que c'est aussi ce qui nous aidera à obtenir de ceux*celles qui veulent nous faire du mal qu'ils*elles aient moins de poids dans les décisions politiques ; plus nous serons visibles et plus il sera difficile de nous rendre invisibles. Qu'il faut accepter, intégrer nos corps, ne pas leur faire violence, notamment par le biais de la grossophobie, l'handiphobie, la transphobie ; que ce soit de notre propre chef comme par celui de la société. Tous les corps sont parfaits.



Appel à témoins pour Jeanne : écovolontariat, humanitaire, woofing...

Vous avez décidé de consacrer vos vacances à l'écovolontariat, à la réalisation de projets humanitaires ou au woofing, alors n'hésitez pas à nous envoyer un email de présentation à l'adresse redaction@jeanne-magazine.com pour que nous puissions vous envoyer quelques questions en retour. Merci à toutes ! photo : wwoof

JUIN 2018

Au sommaire du numéro 53 de *Jeanne Magazine*

Culture – Zoom sur la 7^e édition du Salon du Livre Lesbien La 7^e édition du Salon du Livre Lesbien se tiendra le 7 juillet prochain à la Mairie du 3^e arrondissement de Paris. Ce salon, né de l'enthousiasme de bénévoles passionnées de littérature, a pour but de donner un espace et une visibilité aux autrices parlant de thématiques lesbiennes – ainsi qu'à leurs maisons d'édition. Pour *Jeanne Magazine*, l'équipe du Salon revient sur la programmation et les temps forts de cette 7^e édition.

Rencontre avec Marine Baousson pour le spectacle *La Lesbienne Invisible* Marine Baousson incarnera *La Lesbienne Invisible*, personnage créé il y a 10 ans par Océanrosemarie, qui vient de faire son coming out en tant qu'homme trans sur *Komitid*, le temps de trois représentations à la Nouvelle Seine à Paris, les 19, 23 et 26 juin prochains et à Avignon les 8, 15 et 22 juillet. Rencontre avec l'humoriste.

Rencontre avec Whisper pour son premier clip *Filles et garçons* Il y a 2 ans, la jeune parolière, compositrice et interprète créait sa chaîne YouTube pour y publier ses reprises et premières compositions. C'est là qu'elle fut repérée par la maison de disques Warner, chez qui elle a signé. Aujourd'hui, Whisper nous présente son premier clip *Filles et garçons* pour lequel elle est revenue sur les bancs de l'école lorsqu'elle se questionnait encore sur son orientation sexuelle.

Témoignage – Sandrine et Mélanie, excommuniées des Témoins de Jéhovah pour être en couple « *Je pense que mon témoignage pourra peut-être servir à d'autres. Et que vous pouvez nous aider à nous faire entendre* » C'est par ces mots que Sandrine, 36 ans est entrée en contact avec Jeanne Magazine pour nous raconter son histoire. Née dans une famille Témoin de Jéhovah, la jeune femme a été excommuniée après que les anciens de sa congrégation ont appris sa relation amoureuse avec Mélanie, vivant également au sein de la communauté.

Tourisme – Les plus belles villes LGBT friendly d'Europe L'été arrive à grands pas, et vous devez sûrement être en train de préparer vos vacances. Afin de vous aider à choisir la meilleure destination, voici le top 10 des plus belles villes LGBT friendly d'Europe, à visiter sans modération, durant quelques jours ou plus.

Dossier – Handicapé.e.s et LGBT au carrefour des discriminations... et des fiertés !

Comment vit-on au quotidien quand on est à la fois en situation de handicap et lesbienne, bie et/ou trans ? Quelles discriminations croisées mais aussi quelles solidarités, quelles fiertés expérimente-t-on ?

Interview de Karine Lhémon pour le documentaire *Cerveaux mouillés d'orages*

Hélène et Laurence sont en couple et sont toutes les deux en situation de handicap : Hélène suite à un accident de voiture et Laurence, depuis un accident vasculaire cérébral survenu à l'âge de 20 ans. Lorsque Karine Lhémon les a rencontrées, alors qu'elles dansaient ensemble dans une soirée, elle leur a demandé si elles accepteraient d'être filmées pour un documentaire. Véritables héroïnes de *Cerveaux mouillés d'orages*, les deux jeunes femmes crèvent l'écran par leur complicité et la tendresse qu'elles dégagent. *Jeanne* a voulu en savoir plus sur ce film bouleversant en posant quelques questions à la réalisatrice, Karine Lhémon.

L'Intergroupe LGBTI, un allié au sein du Parlement Européen

Au sein du Parlement Européen, l'Intergroupe parlementaire pour les droits LGBTI souhaite promouvoir et protéger les droits fondamentaux des personnes lesbiennes, gays, bissexuelles, transgenres et intersexes. Entretien avec Juliette Sanchez-Lambert, activiste pour les droits humains, en particulier les droits des femmes, des migrant.e.s et des réfugié.e.s et des personnes LGBTI, et secrétaire de cet Intergroupe parlementaire.

Ella Festival : le rendez-vous incontournable 100% lesbien Kristin Hansen, fondatrice et présidente de la société Hansen & Partner, s'est spécialisée dans le tourisme et l'organisation d'événements LGBT. Il y a 6 ans, elle a créé le Ella Festival, rapidement devenu le rendez-vous incontournable des lesbiennes à travers le monde. Sport, soirées, farniente, gastronomie, et découverte de l'île de Majorque, là où se déroule le festival du 30 août au 6 septembre, sont au programme de la 6^è édition du ELLA Festival que l'on vous invite vivement à découvrir.

Mouvement écossexuel : Elles font l'amour à la Terre Dans le mouvement écossexuel, issu des Etats-Unis, la Terre n'est plus vue comme une mère mais comme une amante qu'il faut séduire et respecter.



Rencontre avec Whisper pour *Filles et garçons*

Il y a 2 ans, Whisper, parolière, compositrice et interprète créait sa chaîne YouTube pour y publier ses reprises et premières compositions. C'est là qu'elle fut repérée par la maison de disques Warner, chez qui elle a signé. Aujourd'hui, elle nous présente son premier clip *Filles et garçons* pour lequel la jeune artiste est revenue sur les bancs de l'école lorsqu'elle se questionnait encore sur son

orientation sexuelle. Lire un extrait de la rencontre [ici](#).

« *Je suis juste une fille amoureuse des mots et de la musique, un peu bizarre parfois (souvent), qui se sert de tout ça pour essayer de créer un panel d'émotions, en faire des chansons et les partager* » C'est par ces mots que Whisper se décrit. Il y a 2 ans, la jeune parolière, compositrice et interprète créait sa chaîne YouTube pour y publier ses reprises et premières compositions. C'est là qu'elle fut repérée par la maison de disques Warner, chez qui elle a signé. Aujourd'hui, Whisper nous présente son premier clip *Filles et garçons* pour lequel elle est revenue sur les bancs de l'école lorsqu'elle se questionnait encore sur son orientation sexuelle. Extrait de la rencontre publiée dans le numéro de juin de *Jeanne Magazine*.

Vous avez commencé en postant des vidéos de reprises sur votre chaîne YouTube et aujourd'hui, après avoir signé chez une maison de disques, vous sortez votre premier clip. Pouvez-vous revenir sur ces étapes clés de votre jeune carrière ? Au début, je n'étais pas du tout à l'aise avec l'idée de me filmer et surtout de poster une vidéo où l'on me verrait chanter sur Youtube. J'avais aux alentours de 15/16 ans, un réel manque de confiance en moi, et bien que j'en avais très envie, j'étais trop timide et réservée pour me décider à le faire. C'est ma copine et quelques amis proches qui m'ont très fortement encouragée à sauter le pas, c'était un sujet qui revenait souvent sur le tapis et au final, je crois qu'ils ont bien fait d'insister, parce que grâce à ça, j'ai pu gagner suffisamment de confiance en moi pour poster quelques compositions qui auront été par la suite écoutées et appréciées des gens qui me suivent, mais aussi de mon entourage professionnel actuel (entourage que je n'aurais probablement pas eu si j'avais choisi de garder mes chansons pour moi). Aujourd'hui, sortir une chanson comme *Filles et garçons* et avoir tourné le clip dans un endroit aussi marquant de ma vie, c'est vraiment quelque chose de fort et de symbolique aussi, parce que le thème que j'aborde est un sujet qui me faisait presque peur que je cherchais absolument à éviter à l'époque, alors en parler aujourd'hui ouvertement et qui plus est dans les mêmes lieux, je trouve ça dingue, c'est très émouvant pour moi.

Vous jouez de plusieurs instruments, vous composez et écrivez vous-même vos titres. Vous rappelez-vous du moment où vous vous êtes dit que vous aimeriez faire de la musique votre métier ? Bien sûr, je m'en souviens. En fait, j'ai toujours adoré et voulu ça, mais pendant longtemps, faire de la musique mon métier est resté une utopie. D'autant plus que je n'avais pas de guitare avant mes 14/15 ans alors j'écrivais simplement des poèmes et chantais les chansons de mes groupes préférés, jusqu'au moment où j'ai pu convaincre mes parents de m'acheter ma première guitare. (...)

***Filles et garçons* est votre premier clip et comme vous l'expliquez sur votre page Facebook, un titre qui vous tient beaucoup à cœur. Pouvez-vous revenir sur la genèse de cette chanson ?** Oui, elle me tient beaucoup à cœur. Cette chanson je l'ai écrite alors que j'étais revenue dans ma région natale rendre visite à mes parents. Je dormais dans la chambre de ma nièce (qui était mon ancienne chambre) le temps de mon séjour et elle était remplie de princesses, de poupées, d'objets roses, violets, de licornes et de paillettes (choses que je détestais quand j'avais son âge, c'est à dire 6 ans). Et ça m'a fait beaucoup réfléchir et repenser à l'époque où j'avais son âge et d'à quel point j'étais en décalage par rapport à l'idée qu'on se fait d'une petite fille. En plus de ça, ma nièce me posait souvent cette question : « c'est qui ton amoureux ? » Alors quand j'ai essayé de lui expliquer que c'était « une amoureuse » et non pas « un amoureux », elle n'a pas du tout compris et elle n'y a pas cru tout de suite, ce qui est normal puisqu'elle n'a jamais eu

connaissance de l'existence de l'homosexualité, exactement comme moi à son âge. Alors je me suis isolée avec ma guitare dans cette chambre rose bonbon et j'ai composé cette chanson d'une traite, à chaud, avec l'émotion du moment et en allant chercher des souvenirs enfouis moins loin que je ne le pensais.

Votre clip a été tourné dans votre école, cela vous a forcément plongée dans votre passé. Que diriez-vous à la jeune fille que vous étiez alors ?

Ce que je lui dirais, c'est ce que j'aurais aimé entendre pour être rassurée, c'est à dire : « t'en fais pas, il n'y a rien d'anormal, t'es loin d'être la seule, n'y pense plus » tout simplement.



Excommuniées des Témoins de Jéhovah pour être en couple, Sandrine et Mélanie témoignent " *La vie et l'amour sont beaucoup trop précieux pour les troquer contre le conformisme et l'hypocrisie de ceux qui ne savent pas aimer* " Née dans une famille Témoin de Jéhovah, Sandrine a été excommuniée après que les anciens de sa congrégation ont appris sa relation amoureuse avec Mélanie, vivant également au sein de la communauté. Publié par [Stéphanie Delon](#) | 26 juin 2018 | [Le magazine](#) | [0](#) |

« *Je pense que mon témoignage pourra peut-être servir à d'autres. Et que vous pouvez nous aider à nous faire entendre* » C'est par ces mots que Sandrine, 36 ans est entrée en contact avec *Jeanne Magazine* pour nous raconter son histoire. Née dans une famille Témoin de Jéhovah, la jeune femme a été excommuniée après que les anciens de sa congrégation ont appris sa relation amoureuse avec Mélanie, vivant également au sein de la communauté. Photos Aurore D. Photographie

—Ma famille est témoin de Jéhovah depuis deux générations. Je n'ai jamais fêté mes anniversaires, ni Noël, ni Pâque ni aucune autre fête que la plupart des personnes fêtent en famille. Je vivais ma petite vie de témoin Jéhovah. Fille d'ancien (responsable de la communauté locale), j'ai été éduquée dès le plus jeune âge avec la croyance qu'un jour ce « système de choses » serait détruit par Dieu et que seuls les témoins de Jéhovah et ceux qui servent ce Dieu ou qui ne le connaissent pas seraient sauvés, et pourront par la suite vivre dans un paradis terrestre. Afin d'être sauvée et surtout de rendre ma famille fière de moi, j'ai décidé de me faire baptiser à mes 14 ans et je suis donc pleinement rentrée dans leur communauté parce que c'est ce que j'avais toujours connu. Néanmoins, depuis ma petite enfance je savais que j'étais lesbienne. J'ai continué de suivre les croyances que mes parents et cette organisation m'avaient inculqués jusqu'à mes 33 ans. A 32 ans, j'ai rencontré dans la communauté des témoins de Jéhovah, Mélanie, qui est devenue ma meilleure amie à cette époque- là. Puis, nous sommes devenue de plus en plus proches, et nous sommes tombées follement amoureuses. Nous avons beaucoup lutté car nous étions perturbées toutes les deux dans notre conscience. Nous avons lutté entre ce que nous ressentions et ce que nous devions faire pour faire plaisir à Dieu. Finalement, notre relation a continué d'évoluer et nous sommes devenues plus intimes. La culpabilité nous a tellement rongées que nous avons fait appel aux anciens de notre congrégation et nous nous sommes confessées ensemble. Mais, en parler aux anciens fut le début de l'enfer. Ils nous ont interdit de nous voir et de nous parler. Et ils ont constitué un comité judiciaire (système de jugement interne) pour mener une enquête sur ce que nous avions

fait. Cela devait déterminer à quel point nous étions coupables, de quel péché et surtout quel serait notre avenir dans la communauté. Ils nous ont interrogées : Quand était-ce ? Où cela s'est-il passé ? Étiez-vous habillées ? Combien de temps l'acte a-t-il duré ? Lui a-tu touché les seins ? Y a-t-il eu pénétration ? L'as-tu violée ? As-tu déjà éprouvé du désir pour une autre femme ? Il a fallu répondre à chacune de ces questions. En pleurs. Avec la sensation d'être encore plus sale qu'un criminel parce que j'avais fait l'amour avec la femme que j'aimais. Le pire, c'est qu'à cet instant je me suis dit que je voulais être honnête et me relever, donc j'ai répondu à toutes leurs questions. Je leur ai dit que je savais que j'étais lesbienne depuis toujours. Ils m'ont alors excommuniée de la communauté et ont donné un blâme à Mélanie sans l'excommunier. Pour ma part, cela voulait dire être reniée de toute ma communauté. Isolée, et bannie si je ne me repençais pas en m'humiliant, en revenant chaque semaine à leur réunion tout en ne parlant à aucun d'entre eux. Cela voulait dire passer par l'humiliation publique et l'isolement social pendant plusieurs mois avant de pouvoir retrouver une place dans la communauté. Alors j'ai fait appel de la décision et je suis repassée devant un comité de six anciens cette fois. Finalement ils ne m'ont pas excommuniée à ce moment-là. Il m'ont disciplinée en privé. Cela veut dire que notre histoire était censée rester secrète et qu'ils fallait passer par une étude avec deux anciens et faire des efforts pendant plusieurs mois. Mais au moins je ne quittais pas la communauté. Mais ce n'était pas fini pour autant. Pendant un an et demi je n'ai pas eu l'autorisation de parler avec Mélanie même à la salle. Nous n'avions pas le droit d'être invitées ensemble à des soirées. Et interdiction de se parler par quelques moyens que ce soit, à peine avions nous le droit de nous saluer. Ce fut une torture. Nous étions amoureuses, remplies de culpabilité et blâmées par nos proches. Il a fallu tout accepter de la part des anciens. Ils avaient leur mot à dire sur tout ce que je faisais. Ils m'ont interdit de garder mes cheveux courts, de porter des chapeaux d'homme, de porter des leggings et des ballerines ensemble à la salle (le lieu de rassemblement des TJ). J'ai eu interdiction de porter des cols roulés. Tout cela parce qu'ils estimaient que cela n'était pas digne du service pour Dieu. Mais cela était juste valable pour moi. Les autres faisaient ce qu'elles voulaient. Je me suis pliée à tout. Contrainte et forcée, en colère, mais je me suis pliée à tout.

La seule chose que je n'ai pas fait comme il fallait c'est que j'avais gardé des contacts ponctuels avec Mélanie. Elle me manquait trop pour que je reste sans elle. Je suis tombée en dépression. Je n'avais l'impression de vivre que quand je pouvais lui parler ou la voir. Mais, notre histoire s'est ébruitée au sein de la congrégation et nous avons alors subi du harcèlement de certains de nos coreligionnaires. Des réponses orientées pendant les réunions, des propos provocateurs en public afin d'énerver ma famille et d'amener mon père à s'énerver pour qu'il perde « ses privilèges » d'ancien. Ils m'ont même surveillée chez moi. J'ai alors commencé à faire des recherches sur les Témoins de Jéhovah, leurs croyances, leur histoire. Bref, j'ai été choquée de ce que j'ai appris. J'ai retrouvé Mélanie, et nous avons décidé de partir ensemble. Aujourd'hui, nous sommes mariées depuis un an. Nous sommes heureuses ensemble. Mais ce qu'on oublie de dire c'est que le calvaire n'est pas terminé, car nous sommes seules ! Nous avons quitté notre cercle social. Ma famille m'a reniée et cela fait deux ans que je n'ai aucune nouvelle de mon frère et de ma sœur. Mon père ne souhaite plus me voir et ma mère accepte tout juste mes appels mais ne me donne plus de nouvelles. Nous avons quelques « amis » mais notre cercle social est détruit. Cela impacte notre vie de tous les jours après être sorties depuis deux ans du mouvement. Aujourd'hui nous avons des

projets, nous souhaitons vivre heureuses. Cette année, en France, les Marches des Fiertés LGBT ont lieu 5 ans après la promulgation de la loi pour le mariage pour tous. Des noces de bois qui se fêtent sans que nous ayons obtenu l'égalité, puisque la PMA reste interdite aux couples lesbiens et que les couples homosexuels ne bénéficient toujours pas des mêmes droits parentaux que les couples hétérosexuels. Alors mobilisons-nous et soyons nombreuses à défiler demain à [Lyon](#), [Rennes](#), [Rouen](#) et [Tours](#) !



AVRIL 2018

Culture – Plongez dans l'univers des webséries lesbiennes

Sur internet, de plus en plus de webséries aident à donner de la visibilité à la communauté LGBT. Aujourd'hui, nous vous présentons la seconde partie de notre tour du monde consacré aux webséries lesbiennes et bisexuelles avec un focus tout particulier sur les productions canadiennes et américaines.

Interview de Chloé Robichaud pour la deuxième saison de

Féminin/Féminin En 2014, le paysage des webséries lesbiennes trouvait enfin l'un de ses modèles avec la création canadienne *Féminin/Féminin*. Réalisés et écrits par Chloé Robichaud, les 8 épisodes de la première saison montraient le quotidien d'un groupe d'amies lesbiennes à Montréal d'une manière sincère et réaliste qui manquait cruellement jusque-là. Quatre ans plus tard, la saison 2 de la série est enfin disponible au Canada et est diffusée actuellement en France sur la chaîne YouTube de Studio 4. Pour parler plus longuement du succès de *Féminin/Féminin* chez nous et outre-Atlantique, nous avons rencontré Chloé Robichaud qui évoque avec nous cette deuxième saison, l'importance de la représentation des personnages LGBTQ et ses futurs projets.

Plumes – Reines de Coeur joue la carte du fantastique La jeune maison d'édition Reines de Coeur fait une place à des genres peu représentés dans la littérature lesbienne, comme le fantastique ou la science-fiction.

Humour – Linda Findel, rencontre avec une humoriste qui se joue des stéréotypes Berlinoise d'adoption, Linda Findel est partie à la conquête du public français avec son spectacle *Ceci n'est pas un one woman show*, qu'elle a récemment joué au cours du festival des cultures LGBT à Paris. Un voyage rocambolesque au coeur de sa vie de lesbienne de quasi 40 piges, où l'on croise des personnages hauts en couleur, agaçants, parfois énervants mais surtout terriblement attachants !

Événement – Lezathlon : des Olympiades sportives, insolites et 100% lesbiennes En 2012, à Los Angeles, après avoir réuni ses amies dans parc municipal pour sa fête d'anniversaire, histoire de voir « des lesbiennes faire des pompes », Morgan Faye, a eu une idée de génie en lançant Les Lezlympics, l'une des plus grandes compétitions sportives lesbiennes au monde. Course

d'obstacles, de brouettes, tir à la corde... sont autant d'épreuves insolites au programme du Lezathlon. Rencontre avec Morgan à l'aube de la 6^è édition de cet événement lesbien unique en son genre.

Sexo – Maryssa Rachel signe le premier *Kama Sutra lesbien français* Les lectrices de *Jeanne* connaissent bien Maryssa Rachel puisque pendant trois ans elle a écrit les pages *psycho/sexo du magazine*. Après ses romans *Décousue*, *journal intime d'une libertine* (éditions 5 Sens) et *Outrage* (Hugo & cie), Maryssa est de retour, avec le premier *Kama Sutra lesbien français* qu'elle nous présente aujourd'hui.

Homoparentalité – Le Danemark invite toutes les familles homoparentales d'Europe à se retrouver sur l'île d'Aeroe Sur l'île d'Aeroe, au sud du Danemark, un petit groupe de bénévoles prépare la première édition du Aeroe Rainbow Family Festival, le premier festival dédié aux familles arc-en-ciel à travers toute l'Europe. Rencontre avec Lorraine Hayles et Martin Møller Nielsen les organisateurs du festival.



Christiane Taubira explique l'homoparentalité aux enfants Invitée de l'émission *Au Tableau !* diffusée ce dimanche sur C8, l'ancienne ministre de la justice a répondu aux nombreuses questions des écoliers, notamment à celles d'un élève de 10 ans opposé au mariage pour tous et à l'homoparentalité. Lire l'article [ici](#). Publié par [Stéphanie Delon](#) | 4 avril 2018 | [Actualités](#) | [0](#) | Invitée de l'émission *Au Tableau !* diffusée ce dimanche sur C8, l'ancienne ministre de la justice a répondu aux nombreuses questions des écoliers, notamment à celles d'un élève de 10 ans opposé au mariage pour tous et à l'homoparentalité : « *Je ne suis pas d'accord avec le mariage homosexuel, parce que se marier ça veut dire avoir des enfants et peut-être qu'il y a des enfants qui ne sont pas d'accord d'avoir deux papas ou deux mamans* ». Avec le verbe et le bon sens qu'on lui connaît, Christiane Taubira a défendu les familles homoparentales en lui répondant : « *Nous devons nous battre avec les armes de la loi, mais pas seulement avec les armes de la loi. Expliquer. Comme j'explique, tu as raison de poser ta question, tu as raison de dire tes désaccords, parce que ça nous permet de discuter, de comprendre* », avant de poursuivre : « *Je comprends que des gens se disent, « deux hommes qui se marient, moi, j'en veux pas ». Il n'en veut pas, c'est son affaire, on ne lui demande pas de le faire. Mais il n'a aucun droit d'aller entraver la liberté des autres, de vouloir empêcher les droits des autres.* »

Pour rappel, selon les résultats d'un sondage BVA pour l'hebdomadaire *L'Obs* publié le 15 mars dernier, près de six Français sur dix se déclarent favorables à l'ouverture de la procréation médicalement assistée (PMA) pour les couples de femmes homosexuelles. Ces chiffres, qui confirment ceux de l'étude menée par l'Ifop pour *La Croix* au mois de janvier, témoignent d'une transformation profonde des mentalités françaises. Et les autres résultats du sondage, qui révèlent par ailleurs que les Français et les Françaises sont convaincus de la

capacité d'un couple homosexuel à élever un enfant dans de bonnes conditions (ils et elles sont 77% à se déclarer «tout à fait d'accord»), sont de bonne augure pour la révision de la loi bioéthique, actuellement débattue à travers la France, à l'occasion des Etats généraux de la bioéthique, lancés le 18 janvier dernier. Mais, encore faut-il que l'on fasse entendre notre voix, notamment sur le site Internet etatsgenerauxdelabioethique.fr, sur lequel chaque citoyen peut s'exprimer, ainsi que dans les débats, qui dureront jusqu'à l'été, et doivent nourrir la prochaine loi bioéthique, attendue au Parlement à l'automne, en vue de l'adoption d'une nouvelle loi « dans le courant du premier semestre 2019 ». C'est une occasion unique qui nous est offerte pour faire progresser nos droits alors saisissons-la.



"Une lesbienne non monogame peut-elle être une femme sérieuse ?"

par Anna Homonyme Dans le numéro de février, *Jeanne* vous présentait Anna Homonyme et son roman éroticomique *Cul d'Artichaut*, qui a pour personnage principal, une « lesbienne non monogame ». Dans le numéro de mars, Anna revient dans les pages de *Jeanne* avec une première chronique où il est question de l'histoire de l'humanité, de chattes en chaleur et de vivre pleinement nos vies. Extrait. Lire un extrait de l'article [ici](#), par [Stéphanie Delon](#) | 3 avril 2018 | [Le magazine](#) | [1](#) | Dans le numéro de février, *Jeanne* vous présentait Anna Homonyme et son roman éroticomique *Cul d'Artichaut*, qui a pour personnage principal, une « lesbienne non monogame ». Dans le numéro de mars, Anna revient dans les pages de *Jeanne* avec une première chronique où il est question de l'histoire de l'humanité, de chattes en chaleur et de vivre pleinement nos vies. Extrait de la chronique publiée publié dans le numéro de mars de *Jeanne Magazine*. — **La monogamie, c'est quoi ?**

Une femme sérieuse se renseigne avant de prendre la parole, ou la plume, ou le clavier, ou le fouet... ou même son pied. Un p'tit coup de Google donc : Monogamie, nom féminin (ça au moins, c'est un bon point !) : 1. Régime juridique où un homme ou une femme ne peut avoir plusieurs conjoints en même temps. 2. Zoologie : État des animaux qui forment un couple exclusif, au moins pendant la période du rut. Donc, c'est pas d'amour, c'est un régime juridique. Attention, nuances ! Et méfiance... En fait, ça a juste bonne presse par opposition à polygamie, qui historiquement était la norme partout : chez les Vikings, même une fois convertis au christianisme en Normandie, chez les Juifs jusqu'au XI^e siècle, avant l'Islam (qui a juste recommandé de limiter à 4 le nombre d'épouses parce que vraiment, des fois, y avait des abus)... Bref, les riches et les puissants avaient autant de femmes qu'ils voulaient. À l'époque. 'avantage était qu'en temps de guerre, les femmes – bien plus nombreuses, vu que les frappes n'étaient pas encore chirurgicales, la chirurgie non plus d'ailleurs – avaient quand même chacune un mari, fut-il le même. Un avantage, vraiment ?

Par contre, en temps de paix, il n'en restait plus assez, de nous, les femmes, pour les pauvres, les moches, les bancals et les invalides de guerre. C'était dégueulasse, on est d'accord. Donc le passage de la poly-

gamie à la mono-gamie (ça vous rappelle pas un jeu, ce sujet ?), c'était un progrès social, peut-être même un progrès proto-féministe, ça se discute. Mais la roue du progrès doit-elle s'arrêter de tourner ? Ce que Google ne nous dit pas de but en blanc, c'est que la gamie, qu'elle soit en mono ou en stéréo, c'est un système d'appropriation d'un être humain par un autre. En clair, une femme devient la propriété d'un homme car, soyons sérieuses, dans l'autre sens ça ne marche pas, et parce que la polyandrie n'existe plus que dans l'Himalaya, au-delà de 4.000 m d'altitude, et que le mariage entre femmes n'est un droit ouvert qu'à 14% de la population mondiale.

La vraie définition, je vous la donne : la monogamie, autant que la polygamie, est un système patriarcal mis en place pour que les maris soient à peu près sûr d'être le père de leurs enfants. C'est une notion opposée à celle d'indépendance, surtout celle des femmes, or si vous êtes une lesbienne abonnée à *Jeanne Magazine*, c'est que vous vous êtes affranchies des pressions religieuses, sociales, familiales... pour vivre votre vie. Pour conclure, accordons-nous donc sur le fait que cette fameuse monogamie n'est pas un truc inventé pour nous, les lesbiennes. Pour n'appartenir à personne, une seule solution : la zérogamie ! Une femme sérieuse reste néanmoins, à son corps défendant, un animal. Aussi nous faut-il aborder le volet zoologique de la définition de la monogamie : État des animaux qui forment un couple exclusif, au moins pendant la période du rut. **La période de rut, c'est quoi ?** Lectrices de *Jeanne Magazine*, ne le niez pas, vous avez des chattes ! Donc vous savez ce que c'est : ces miaulements déchirants, cette façon de vous faire trébucher en se glissant entre vos pieds quand vous vous levez la nuit, ce collage permanent jusque sur le clavier de l'ordinateur, ces positions obscènes... En faisant des recherches pour ne pas écrire tout à fait n'importe quoi dans cet article, je suis tombée sur le site Animaux.toutcomment.com qui nous affirme : « *Si elles sont en contact avec d'autres chattes qui sont en chaleur, celles-ci produisent les phéromones qui peuvent induire les chaleurs chez d'autres chattes* ». Là mon esprit s'est quelque peu égaré : que se passerait-il si on équipait 2 chattes (dont au moins une déjà en chaleur) de mini godes-ceintures... cela pourrait-il être un moyen de faire cesser ces abominables gémissements d'insatisfaction ? Je m'arrête là, je ne voudrais pas que ma première chronique soit la dernière. Pour celles qui ont aussi des chats, lorsqu'ils pissent partout – plus que d'habitude – et qu'ils s'échappent pour revenir estropiés au petit matin, après avoir voulu concurrencer un chat de gouttières, c'est qu'une odeur de femelle en chaleur les a mis en rut. Rutabassage de rigueur. C'est pas rutilant ce qu'ils se font les mâles quand même ! Bref, la période de rut c'est une inhabituelle frénésie sexuelle qui peut s'avérer dangereuse. Chez les humains, vu qu'on baise tout le temps – au moins potentiellement -, la période de rut n'est pas définie biologiquement par des saisons ou des menstruations. Il faut donc la définir sociologiquement : la période de rut c'est quand on passe sa journée au boulot à envoyer des textos plein de petits cœurs, qu'on occupe tous ses temps libres à faire des playlists pleines de 'Je te love you', que plus personne ne nous invite parce qu'on passe notre temps sans pouvoir se décoller de la 2^e chatte et que ça gêne tout le monde

dans les soirées, quand on part en vacances ensemble dans un endroit merveilleux qu'on ne voit pas du tout parce qu'on ne sort pas de sa chambre... Bref, une période magique mais dont on sait, à moins d'avoir entre 13 et 18 ans, qu'elle ne va pas durer. Snif ! Et le handicap que nous avons, nous, humaines, sur nos amies les bêtes, c'est qu'une bonne partie de jambes en l'air ne met pas fin à notre état – bien au contraire – et comme c'est une occupation à plein temps, le rut, et qu'on ne peut raisonnablement pas faire que ça dans la vie, la nature a trouvé un autre moyen de nous arrêter : la lassitude. Affreuse lassitude ! (...)[Anna Homonyme](#)